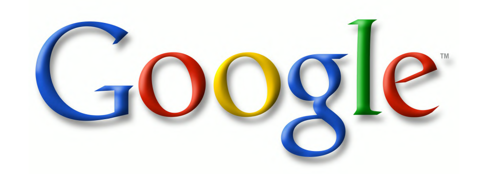





FORTUNA JUVAT

HISTOIRE

DE

GIL BLAS

DE SANTILLANE.

TOME TROISIÈME.



J'ai vaincu ses préjugés, et il vient de me promettre qu'il embrassera le Mahométisme.

Choquet inv.t del.t — Pauquet sculp.t

HISTOIRE

DE

GIL BLAS
DE SANTILLANE,

PAR LESAGE.

TOME TROISIÈME.



A PARIS,

CHEZ GENETS JEUNE, LIBR., RUE DAUPHINE, N° 14.

DE L'IMPRIMERIE DE DIDOT LE JEUNE.

1818.



HISTOIRE

DE

GIL BLAS

DE SANTILLANE.

LIVRE CINQUIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

Histoire de don Raphaël.

Je suis fils d'une comédienne de Madrid, fameuse par sa déclamation, et plus encore par ses galanteries. Elle se nommait Lucinde. Pour un père, je ne puis sans témérité m'en donner un. Je dirais bien quel homme de qualité était amoureux de ma mère lorsque je suis venu au monde; mais cette époque ne serait pas une preuve convaincante qu'il fût l'auteur de ma naissance : une personne

de la profession de ma mère est si sujette à caution, que, dans le temps même qu'elle paraît le plus attachée à un seigneur, elle lui donne presque toujours quelque substitut pour son argent.

Rien n'est tel que de se mettre au-dessus de la médisance. Lucinde, au lieu de me faire élever chez elle dans l'obscurité, me prenait sans façon par la main, et me menait au théâtre fort honnêtement, sans se soucier des discours qu'on tenait sur son compte, ni des ris malins que ma vue ne manquait pas d'exciter. Enfin je faisais ses délices, et j'étais caressé de tous les hommes qui venaient au logis. On eût dit que le sang parlait en eux en ma faveur.

On me laissa passer les douze premières années de ma vie dans toutes sortes d'amusemens frivoles. A peine me montra-t-on à lire et à écrire. On s'attacha moins encore à m'enseigner les principes de ma religion. J'appris seulement à danser, à chanter et à jouer de la guitare. C'est tout ce que je savais faire lorsque le marquis de Léganez me demanda pour être auprès de son fils unique, qui avait à peu près mon âge. Lu-

einde y consentit volontiers ; et ce fut alors que je commençai à m'occuper sérieusement. Le jeune Léganez n'était pas plus avancé que moi : ce petit seigneur ne paraissait pas né pour les sciences ; il ne connaissait presque pas une lettre de son alphabet, bien qu'il eût un précepteur depuis quinze mois. Ses autres maîtres n'en tiraient pas meilleur parti ; il mettait leur patience à bout. Il est vrai qu'il ne leur était pas permis d'user de rigueur à son égard : ils avaient un ordre exprès de l'instruire sans le tourmenter ; et cet ordre, joint à la mauvaise disposition du sujet, rendait les leçons assez inutiles.

Mais le précepteur imagina un bel expédient pour intimider le jeune seigneur sans aller contre la défense de son père ; il résolut de me fouetter quand le jeune Léganez mériterait d'être puni, et il ne manqua pas d'exécuter sa résolution. Je ne trouvai point l'expédient de mon goût ; je m'échappai, et m'allai plaindre à ma mère d'un traitement si injuste. Cependant, quelque tendresse qu'elle se sentît pour moi, elle eut la force de résister à mes larmes ; et, considérant

que c'était un grand avantage pour son fils d'être chez le marquis de Léganez, elle m'y fit remener sur-le-champ. Me voilà donc livré au précepteur. Comme il s'était aperçu que son invention avait produit un bon effet, il continua de me fouetter à la place du petit seigneur; et, pour faire plus d'impression sur lui, il m'étrillait très-rudement. J'étais sûr de payer tous les jours pour le jeune Léganez. Je puis dire qu'il n'a pas appris une lettre de son alphabet qui ne m'ait coûté cent coups de fouet : jugez à combien me revient son rudiment.

Le fouet n'était pas le seul désagrément que j'eusse à essuyer dans cette maison : comme tout le monde m'y connaissait, les moindres domestiques, jusqu'aux marmitons, me reprochaient ma naissance. Cela me déplut à un point que je m'enfuis un jour, après avoir trouvé moyen de me saisir de tout ce que le précepteur avait d'argent comptant, ce qui pouvait bien aller à cent cinquante ducats. Telle fut la vengeance que je tirai des coups de fouet qu'il m'avait donnés si injustement. Je fis ce tour de main avec beaucoup de subtilité,

quoique ce fût mon coup d'essai, et j'eus l'adresse de me dérober aux perquisitions qu'on fit de moi pendant deux jours. Je sortis de Madrid, et me rendis à Tolède sans voir personne à mes trousses.

J'entrais alors dans ma quinzième année. Quel plaisir, à cet âge, d'être indépendant et maître de ses volontés! J'eus bientôt fait connaissance avec des jeunes gens qui me dégourdirent et m'aidèrent à manger mes ducats. Je m'associai ensuite avec des chevaliers d'industrie, qui cultivèrent si bien mes heureuses dispositions, que je devins en peu de temps un des plus forts de l'ordre. Au bout de cinq années, l'envie de voyager me prit: je quittai mes confrères; et, voulant commencer mes voyages par l'Estramadure, je gagnai Alcantara; mais, avant que d'y arriver, je trouvai une occasion d'exercer mes talens, et je ne la laissai point échapper. Comme j'étais à pied, et de plus chargé d'un havresac assez pesant, je m'arrêtais de temps en temps pour me reposer sous les arbres qui m'offraient leur ombrage à quelques pas du grand chemin. Je rencontrai deux enfans de famille qui

s'entretenaient avec gaîté sur l'herbe en prenant le frais. Je les saluai très-civilement, et, ce qui me parut ne leur pas déplaire, j'entrai dans leur conversation. Le plus vieux n'avait pas quinze ans : ils étaient tous deux bien sincères. Seigneur cavalier, me dit le plus jeune, nous sommes fils de deux riches bourgeois de Plazencia. Nous avions une extrême envie de voir le royaume de Portugal, et, pour satisfaire notre curiosité, nous avons pris chacun cent pistoles à nos parens. Bien que nous voyagions à pied, nous ne laisserons pas d'aller loin avec cet argent : qu'en pensez-vous? Si j'en avais autant, lui répondis-je, Dieu sait où j'irais. Je voudrais parcourir les quatre parties du monde. Comment diable! deux cents pistoles! c'est une somme immense; vous n'en verrez jamais la fin. Si vous l'avez pour agréable, messieurs, ajoutai-je, j'aurai l'honneur de vous accompagner jusqu'à la ville d'Almerin, où je vais recueillir la succession d'un oncle qui, depuis vingt années ou environ, s'était établi là.

Les jeunes bourgeois me témoignèrent que ma compagnie leur ferait plaisir. Ainsi,

lorsque nous nous fûmes tous trois un peu délassés, nous marchâmes vers Alcantara, où nous arrivâmes long-temps avant la nuit. Nous allâmes loger à une bonne hôtellerie. Nous demandâmes une chambre, et l'on nous en donna une où il y avait une armoire qui fermait à clef. Nous ordonnâmes d'abord le souper; et, pendant qu'on nous l'apprêtait, je proposai à mes compagnons de voyage de nous promener dans la ville. Ils acceptèrent la proposition. Nous serrâmes nos havresacs dans l'armoire, dont un des bourgeois prit la clef, et nous sortîmes de l'hôtellerie. Nous allâmes visiter les églises; et dans le temps que nous étions dans la principale, je feignis tout à coup d'avoir une affaire importante. Messieurs, dis-je à mes camarades, je viens de me souvenir qu'une personne de Tolède m'a chargé de dire de sa part deux mots à un marchand qui demeure auprès de cette église. Attendez-moi, de grâce, ici; je serai de retour dans un moment. A ces mots, je m'éloignai d'eux. Je cours à l'hôtellerie, je vole à l'armoire, j'en force la serrure; et, fouillant dans les havresacs de mes jeunes

bourgeois, j'y trouve leurs pistoles. Les pauvres enfans! je ne leur en laissai pas seulement une pour payer leur gîte; je les emportai toutes. Après cela, je sortis promptement de la ville, et pris la route de Mérida, sans m'embarrasser de ce qu'ils deviendraient.

Cette aventure me mit en état de voyager avec agrément. Quoique jeune, je me sentais capable de me conduire prudemment: je puis dire que j'étais bien avancé pour mon âge. Je résolus d'acheter une mule, ce que je fis en effet au premier bourg. Je convertis même mon havresac en valise, et je commençai à faire un peu plus l'homme d'importance. La troisième journée, je rencontrai un homme qui chantait vêpres à pleine tête sur le grand chemin. Je jugeai à son air que c'était un chantre, et je lui dis: Courage, seigneur bachelier! cela va le mieux du monde. Vous avez, à ce que je vois, le cœur au métier. Seigneur, me répondit-il, je suis chantre, pour vous rendre mes très-humbles services, et je suis bien aise de tenir ma voix en haleine.

Nous entrâmes de cette manière en con-

versation. Je m'aperçus que j'étais avec un personnage des plus spirituels et des plus agréables. Il avait vingt-quatre ou vingt-cinq ans. Comme il était à pied, je n'allais que le petit pas pour avoir le plaisir de l'entretenir. Nous parlâmes, entre autres choses, de Tolède. Je connais parfaitement cette ville, me dit le chantre; j'y ai fait un assez long séjour; j'y ai même quelques amis. Et dans quel endroit, interrompis-je, demeuriez-vous à Tolède? Dans la rue Neuve, répondit-il. J'y demeurais avec don Vincent de Buéna Garra, don Mathias de Cordel, et deux ou trois honnêtes cavaliers. Nous logions, nous mangions ensemble; nous passions fort bien le temps. Ces paroles me surprirent: car il faut observer que les gentilshommes dont il me citait les noms étaient les aigrefins avec qui j'avais été faufilé à Tolède. Seigneur chantre, m'écriai-je, ces messieurs que vous venez de nommer sont de ma connaissance, et j'ai demeuré aussi avec eux dans la rue Neuve. Je vous entends, reprit-il en souriant; c'est-à-dire que vous êtes entré dans la compagnie depuis trois ans que j'en suis sorti. Je viens, lui

repartis-je, de quitter ces seigneurs, parce que je me suis mis dans le goût des voyages. Je veux faire le tour de l'Espagne : j'en vaudrai mieux quand j'aurai plus d'expérience. Sans doute, me dit-il : pour se perfectionner l'esprit, il faut voyager. C'est aussi pour cette raison que j'ai abandonné Tolède, quoique j'y vécusse fort agréablement. Je rends grâces au ciel, poursuivit-il, qui m'a fait rencontrer un chevalier de mon ordre lorsque j'y pensais le moins. Unissons-nous; voyageons ensemble; attentons sur la bourse du prochain; profitons de toutes les occasions qui se présenteront d'exercer notre savoir-faire.

Il me fit cette proposition si franchement et de si bonne grâce, que je l'acceptai. Il gagna tout à coup ma confiance en me donnant la sienne. Nous nous ouvrîmes l'un à l'autre. Je lui contai mon histoire, et il ne me déguisa point ses aventures. Il m'apprit qu'il venait de Portalègre, d'où une fourberie, déconcertée par un contre-temps, l'avait obligé de se sauver avec précipitation, et sous l'habillement que je lui voyais. Après qu'il m'eut fait une entière confidence

de ses affaires, nous résolûmes d'aller tous deux à Mérida tenter la fortune, d'y faire quelques bons coups, si nous pouvions, et d'en décamper aussitôt pour nous rendre ailleurs. Dès ce moment nos biens devinrent communs entre nous. Il est vrai que Moralès, ainsi se nommait mon compagnon, ne se trouvait pas dans une situation fort brillante. Tout ce qu'il avait consistait en cinq ou six ducats, avec quelques hardes qu'il portait dans un bissac : mais si j'étais mieux que lui en argent comptant, il était en récompense plus consommé que moi dans l'art de tromper les hommes. Nous montions ma mule alternativement, et nous arrivâmes de cette manière à Mérida.

Nous nous arrêtâmes dans une hôtellerie du faubourg, où mon camarade tira de son bissac un habit dont il ne fut pas sitôt revêtu, que nous allâmes faire un tour dans la ville pour reconnaître le terrain, et voir s'il ne s'offrirait point quelque occasion de travailler. Nous considérions fort attentivement tous les objets qui se présentaient à nos regards. Nous ressemblions, comme aurait dit Homère, à deux milans qui cherchent

des yeux dans la campagne des oiseaux dont ils puissent faire leur proie. Nous attendions enfin que le hasard nous fournît quelque sujet d'employer notre industrie, lorsque nous aperçûmes dans la rue un cavalier à cheveux gris, qui avait l'épée à la main, et qui se battait contre trois hommes qui le poussaient vigoureusement. L'inégalité de ce combat me choqua; et, comme je suis naturellement ferrailleur, je volai au secours du vieillard. Moralès suivit mon exemple. Nous chargeâmes les trois ennemis du cavalier, et nous les obligeâmes à prendre la fuite.

Le vieillard nous fit de grands remercîmens. Nous sommes ravis, lui dis-je, de nous être trouvés ici à propos pour vous secourir : mais que nous sachions du moins à qui nous avons eu le bonheur de rendre service; et dites-nous, de grâce, pourquoi ces trois hommes voulaient vous assassiner. Messieurs, nous répondit-il, je vous ai trop d'obligation pour refuser de satisfaire votre curiosité. Je m'appelle Jérôme de Moyadas, et je vis de mon bien dans cette ville. L'un de ces assassins dont vous m'avez délivré

est un amant de ma fille. Il me la fit demander en mariage ces jours passés ; et comme il ne put obtenir mon aveu, il vient de me faire mettre l'épée à la main pour s'en venger. Et peut-on, repris-je, vous demander encore pour quelle raison vous n'avez point accordé votre fille à ce cavalier ? Je vais vous l'apprendre, me dit-il. J'avais un frère marchand dans cette ville ; il se nommait Augustin. Il y a deux mois qu'il était à Calatrava, logé chez Juan Velez de la Menbrilla, son correspondant. Ils étaient tous deux amis intimes ; et mon frère, pour fortifier encore davantage leur amitié, promit Florentine, ma fille unique, au fils de son correspondant, ne doutant point qu'il n'eût assez de crédit sur moi pour m'obliger à dégager sa promesse. Effectivement, mon frère, étant de retour à Mérida, ne m'eut pas plus tôt parlé de ce mariage, que j'y consentis pour l'amour de lui. Il envoya le portrait de Florentine à Calatrava : mais, hélas ! il n'a pas eu la satisfaction d'achever son ouvrage ; il est mort depuis trois semaines. En mourant, il me conjura de ne disposer de ma fille qu'en

faveur du fils de son correspondant. Je le lui promis ; et voilà pourquoi j'ai refusé Florentine au cavalier qui vient de m'attaquer, quoique ce soit un parti fort avantageux. Je suis esclave de ma parole, et j'attends à tout moment le fils de Juan Velez de la Menbrilla pour en faire mon gendre, bien que je ne l'aie jamais vu, non plus que son père. Je vous demande pardon, continua Jérôme de Moyadas, si je vous fais toute cette narration ; mais vous l'avez exigée de moi.

J'écoutai ce récit avec beaucoup d'attention ; et, m'arrêtant à une supercherie qui me vint tout à coup dans l'esprit, j'affectai un grand étonnement ; je levai même les yeux au ciel. Ensuite je me tournai vers le vieillard, et lui dis d'un ton pathétique : Ah ! seigneur de Moyadas, est-il possible qu'en arrivant à Mérida je sois assez heureux pour sauver la vie à mon beau-père ? Ces paroles causèrent une étrange surprise au vieux bourgeois, et n'étonnèrent pas moins Moralès, qui me fit connaître par sa contenance que je lui paraissais un grand fripon. Que m'apprenez-vous ? me répondit

le vieillard. Quoi! vous seriez le fils du correspondant de mon frère? Oui, seigneur Jérôme de Moyadas, lui répliquai-je en payant d'audace et lui jetant les bras au cou, je suis le fortuné mortel à qui l'adorable Florentine est destinée. Mais avant que je vous témoigne la joie que j'ai d'entrer dans votre famille, permettez que je répande dans votre sein les larmes que renouvelle ici le souvenir de votre frère Augustin. Je serais le plus ingrat des hommes si je n'étais vivement touché de la mort d'une personne à qui je dois le bonheur de ma vie. En achevant ces mots, j'embrassai encore le bon Jérôme, et je passai ensuite la main sur mes yeux, comme pour essuyer mes pleurs. Moralès, qui comprit tout d'un coup l'avantage que nous pouvions tirer d'une pareille tromperie, ne manqua pas de me seconder. Il voulut passer pour mon valet, et il se mit à renchérir sur le regret que je marquais de la mort du seigneur Augustin. Monsieur Jérôme, s'écria-t-il, quelle perte vous avez faite en perdant votre frère! C'était un si honnête homme, le phénix du commerce, un marchand

désintéressé, un marchand de bonne foi, un marchand comme on n'en voit point!

Nous avions affaire à un homme simple et crédule; bien loin d'avoir quelque soupçon de notre fourberie, il s'y prêta de lui-même. Eh! pourquoi, me dit-il, n'êtes-vous pas venu tout droit chez moi? Il ne fallait point aller loger dans une hôtellerie: dans les termes où nous en sommes, on ne doit point faire de façons. Monsieur, lui dit Moralès en prenant la parole pour moi, mon maître est un peu cérémonieux. Ce n'est pas, ajouta-t-il, qu'il ne soit excusable en quelque manière de n'avoir pas voulu paraître devant vous en l'état où il est. Nous avons été volés sur la route; on nous a pris toutes nos hardes. Ce garçon, interrompis-je, vous dit la vérité, seigneur de Moyadas. Ce malheur ne m'a point permis d'aller chez vous. Je n'osais me présenter sous cet habit aux yeux d'une maîtresse qui ne m'a point encore vu, et j'attendais pour cela le retour d'un valet que j'ai envoyé à Calatrava. Cet accident, reprit le vieillard, ne devait point vous empêcher de venir demeurer dans ma maison, et je prétends que

vous y preniez tout à l'heure un logement.

En parlant de cette sorte, il m'emmena chez lui; mais, avant que d'y arriver, nous nous entretînmes du prétendu vol qu'on m'avait fait; et je témoignai que mon plus grand chagrin était d'avoir perdu avec mes hardes le portrait de Florentine. Le bourgeois là-dessus me dit en riant qu'il fallait me consoler de cette perte, et que l'original valait mieux que la copie. En effet, dès que nous fûmes dans sa maison, il appela sa fille, qui n'avait pas plus de seize ans, et qui pouvait passer pour une personne accomplie. Vous voyez, me dit-il, l'objet que feu mon frère vous a promis. Ah! seigneur, m'écriai-je d'un air passionné, il n'est pas besoin de me dire que c'est l'aimable Florentine; ces traits charmans sont gravés dans ma mémoire, et encore plus dans mon cœur. Si le portrait que j'ai perdu, et qui n'était qu'une faible ébauche de tant d'attraits, a pu m'embraser de mille feux, jugez quels transports doivent m'agiter en ce moment. Ce discours est trop flatteur, me dit Florentine, et je ne suis point assez vaine

pour m'imaginer que je le justifie. Continuez vos complimens, interrompit alors le père. En même temps, il me laissa seul avec sa fille; et prenant Moralès en particulier : Mon ami, lui dit-il, on vous a donc emporté toutes vos hardes, et sans doute votre argent ? Oui, monsieur, répondit mon camarade; une nombreuse troupe de bandits est venue fondre sur nous auprès de Castil-Blazo, et ne nous a laissé que les habits que nous avons sur le corps : mais nous recevrons incessamment des lettres de change, et nous allons nous remettre sur pied.

En attendant vos lettres de change, répliqua le vieillard en tirant de sa poche une bourse, voici cent pistoles dont vous pouvez disposer. Oh! monsieur, repartit Moralès, mon maître ne voudra point les accepter. Vous ne le connaissez pas. Tudieu! c'est un homme fort délicat sur cette matière. Ce n'est point un de ces enfans de famille qui sont prêts à prendre de toutes mains. Il n'aime pas à s'endetter; il demanderait plutôt l'aumône que d'emprunter un maravédis. Tant mieux! dit le bon bourgeois, je l'en estime davantage. Je ne puis souffrir

que l'on contracte des dettes. Je pardonne cela aux personnes de qualité, parce que c'est une chose dont ils sont en possession. Je ne veux pas, continua-t-il, contraindre ton maître; et si c'est lui faire de la peine que de lui offrir de l'argent, il n'en faut plus parler. En disant ces paroles, il voulut remettre la bourse dans sa poche; mais mon compagnon lui retint le bras. Attendez, seigneur de Moyadas, lui dit-il : quelque aversion que mon maître ait pour les emprunts, je ne désespère pas de lui faire agréer vos cent pistoles. Ce n'est que des étrangers qu'il n'aime point à emprunter; il n'est pas si façonnier avec sa famille. Il demande même fort bien à son père tout l'argent dont il a besoin. Ce garçon, comme vous voyez, sait distinguer les personnes; et il doit vous regarder, monsieur, comme un second père.

Moralès, par de semblables discours, s'empara de la bourse du vieillard, qui vint nous rejoindre, et qui nous trouva, sa fille et moi, engagés dans les complimens. Il rompit notre entretien. Il apprit à Florentine l'obligation qu'il m'avait; et sur cela

il me tint des propos qui me firent connaître combien il en avait de ressentiment. Je profitai d'une si favorable disposition : je dis au bourgeois que la plus touchante marque de reconnaissance qu'il pût me donner était de hâter mon mariage avec sa fille. Il céda de bonne grâce à mon impatience. Il m'assura que dans trois jours, au plus tard, je serais l'époux de Florentine, et qu'au lieu de six mille ducats qu'il avait promis pour sa dot, il en donnerait dix mille pour me témoigner jusqu'à quel point il était pénétré du service que je lui avais rendu.

Nous étions donc, Moralès et moi, chez le bonhomme Jérôme de Moyadas, bien traités, et dans l'agréable attente de toucher dix mille ducats, avec quoi nous nous proposions de partir promptement de Mérida. Une crainte pourtant troublait notre joie : nous appréhendions qu'avant trois jours le véritable fils de Juan Velez de la Menbrilla ne vînt traverser notre bonheur. Cette crainte n'était pas mal fondée : dès le lendemain, une espèce de paysan chargé d'une valise arriva chez le père de Florentine. Je ne m'y trouvai point alors; mais

mon camarade y était. Seigneur, dit le paysan au vieillard, j'appartiens au cavalier de Calatrava qui doit être votre gendre, au seigneur Pédro de la Menbrilla. Nous venons tous deux d'arriver : il sera ici dans un instant; j'ai pris les devans pour vous en avertir. A peine il eut achevé ces mots, que son maître parut; ce qui surprit fort le vieillard, et déconcerta un peu Moralès.

Le jeune Pédro était un garçon des mieux faits. Il adressa la parole au père de Florentine; mais le bonhomme ne lui donna pas le temps de finir son discours; et, se tournant vers mon compagnon, il lui demanda ce que cela signifiait. Alors Moralès, qui ne cédait en effronterie à personne, prit un air d'assurance, et dit au vieillard : Monsieur, ces deux hommes que vous voyez sont de la troupe des voleurs qui nous ont détroussés sur le grand chemin. Je les reconnais, et particulièrement celui qui a l'audace de se dire fils du seigneur Juan Velez de la Menbrilla. Le vieux bourgeois crut Moralès; et, persuadé que les nouveaux venus étaient des fripons, il leur dit : Messieurs, vous arrivez trop tard; on vous a

prévenus. Pédro de la Menbrilla est chez moi depuis hier. Prenez garde à ce que vous dites, lui répondit le jeune homme de Calatrava; vous avez dans votre maison un imposteur. Sachez que Juan Velez de la Menbrilla n'a point d'autre fils que moi. A d'autres! répliqua le vieillard; je n'ignore pas qui vous êtes. Ne remettez-vous pas ce garçon? et ne vous ressouvenez-vous plus de son maître que vous avez volé? Si je n'étais pas chez vous, repartit Pédro, je punirais l'insolence de ce fourbe qui m'ose traiter de voleur. Qu'il rende grâce à votre présence qui retient ma colère. Seigneur, poursuivit-il, on vous trompe. Je suis le jeune homme à qui votre frère Augustin a promis votre fille. Voulez-vous que je vous montre toutes les lettres qu'il a écrites à mon père au sujet de ce mariage? En croirez-vous le portrait de Florentine, qu'il m'envoya quelque temps avant sa mort?

Non, interrompit le vieux bourgeois; le portrait ne me persuadera pas plus que les lettres. Je sais bien de quelle manière il est tombé entre vos mains, et je vous conseille charitablement de sortir au plus tôt de Mé-

rida. C'en est trop, interrompit à son tour le jeune cavalier ; je ne souffrirai point qu'on me vole impunément mon nom, ni qu'on me fasse passer pour un brigand. Je connais quelques personnes dans cette ville ; je vais les chercher, et je reviendrai confondre l'imposture qui vous prévient contre moi. A ces mots, il se retira, suivi de son valet ; et Moralès demeura triomphant. Cette aventure même fut cause que Jérôme de Moyadas résolut de faire le mariage ce jour-là. Il sortit, et alla sur-le-champ donner les ordres nécessaires pour cet effet.

Quoique mon camarade fût bien aise de voir le père de Florentine dans des dispositions si favorables pour nous, il n'était pas sans inquiétude. Il craignait la suite des démarches qu'il jugeait bien que Pédro ne manquerait pas de faire ; et il m'attendait avec impatience pour m'informer de ce qui se passait. Je le trouvai plongé dans une profonde rêverie. Qu'y a-t-il, mon ami ? lui dis-je ; tu me parais bien occupé. Ce n'est pas sans raison, me répondit-il. En même temps il me mit au fait. Tu vois, ajouta-t-il, si j'ai tort de rêver. C'est toi, téméraire,

qui nous jettes dans cet embarras. L'entreprise, je l'avoue, était brillante, et t'aurait comblé de gloire, si elle eût réussi; mais, selon toutes les apparences, elle finira mal; et je serais d'avis, pour prévenir les éclaircissemens, que nous prissions la fuite avec la plume que nous avons tirée de l'aile du bonhomme.

Monsieur Moralès, repris-je à ce discours, vous cédez bien promptement aux difficultés. Vous ne faites guère d'honneur à don Mathias de Cordel, ni aux autres cavaliers avec qui vous avez demeuré à Tolède. Quand on a fait son apprentissage sous de si grands maîtres, on ne doit pas si facilement s'alarmer. Pour moi, qui veux marcher sur les traces de ces héros, et prouver que j'en suis un digne élève, je me roidis contre l'obstacle qui vous épouvante, et je me fais fort de le lever. Si vous en venez à bout, me dit mon compagnon, je vous mettrai au-dessus de tous les grands hommes de Plutarque.

Comme Moralès achevait de parler, Jérôme de Moyadas entra. Vous serez, me dit-il, mon gendre dès ce soir. Votre valet, ajouta-t-il, doit vous avoir conté ce qui

vient d'arriver. Que dites-vous de l'effronterie du fripon qui m'a voulu persuader qu'il était fils du correspondant de mon frère? Seigneur, lui répondis-je tristement, et de l'air le plus ingénu qu'il me fut possible d'affecter, je sens que je ne suis pas né pour soutenir une trahison. Il faut vous faire un aveu sincère. Je ne suis point fils de Juan Velez de la Menbrilla. Qu'entends-je? interrompit le vieillard avec autant de précipitation que de surprise. Eh quoi! vous n'êtes pas le jeune homme à qui mon frère... De grâce, seigneur, interrompis-je aussi, daignez m'écouter jusqu'au bout. Il y a huit jours que j'aime votre fille, et que l'amour m'arrête à Mérida. Hier, après vous avoir secouru, je me préparais à vous la demander en mariage; mais vous me fermâtes la bouche en m'apprenant que vous la destiniez à un autre. Vous me dîtes que votre frère, en mourant, vous conjura de la donner à Pédro de la Menbrilla; que vous le lui promîtes, et qu'enfin vous étiez esclave de votre parole. Ce discours, je l'avoue, m'accabla, et mon amour réduit au désespoir m'inspira le stratagème dont je me suis servi. Je vous dirai

pourtant que je me suis secrètement reproché la supercherie que je vous ai faite; mais j'ai cru que vous me la pardonneriez quand je vous la découvrirais, et quand vous sauriez que je suis un prince italien qui voyage *incognito*. Mon père est souverain de certaines vallées qui sont entre la Suisse, le Milanez et la Savoie. Je m'imaginai que vous seriez agréablement surpris lorsque je vous révèlerais ma naissance, et je me faisais un plaisir d'époux délicat et charmé, de la déclarer à Florentine après l'avoir épousée. Le ciel, poursuivis-je en changeant de ton, n'a pas voulu permettre que j'eusse tant de joie. Pédro de la Menbrilla paraît; il faut lui restituer son nom, quelque chose qu'il m'en coûte à le lui rendre. Votre promesse vous engage à le choisir pour votre gendre; vous devez me le préférer, sans avoir égard à mon rang, sans avoir pitié de la situation cruelle où vous m'allez réduire. Je ne vous représenterai point que votre frère n'était que l'oncle de votre fille, que vous en êtes le père, et qu'il est plus juste de vous acquitter envers moi de l'obligation que vous m'avez que de vous piquer

de l'honneur de tenir une parole qui ne vous lie que faiblement.

Oui, sans doute, cela est bien juste, s'écria Jérôme de Moyadas; aussi je ne prétends point balancer entre vous et Pédro de la Menbrilla. Si mon frère Augustin vivait encore, il ne trouverait pas mauvais que je donnasse la préférence à un homme qui m'a sauvé la vie, et, qui plus est, à un prince qui ne dédaigne pas de rechercher mon alliance.. Il faudrait que je fusse ennemi de mon bonheur et que j'eusse entièrement perdu l'esprit, si je ne vous donnais ma fille, et si je ne pressais pas même ce mariage. Cependant, seigneur, repris-je, ne faites rien par impétuosité, ne consultez que vos seuls intérêts; et malgré la noblesse de mon sang.... Vous vous moquez de moi, interrompit-il; dois-je hésiter un moment? Non, mon prince, et je vous supplie de vouloir bien dès ce soir honorer de votre main l'heureuse Florentine. Eh bien, lui dis-je, soit: allez vous-même lui porter cette nouvelle, et l'instruire de son destin glorieux.

Tandis que le bon bourgeois s'empressait d'aller dire à sa fille qu'elle avait fait la con-

quête d'un prince, Moralès, qui avait entendu toute la conversation, se mit à genoux devant moi, et me dit : Monsieur le prince italien, fils du souverain des vallées qui sont entre la Suisse, le Milanez et la Savoie, souffrez que je me jette aux pieds de votre altesse pour lui témoigner le ravissement où je suis. Foi de fripon, je vous regarde comme un prodige. Je me croyais le premier homme du monde; mais franchement je mets pavillon bas devant vous, quoique vous ayez moins d'expérience que moi. Tu n'as plus, lui dis-je, d'inquiétude ? Oh ! pour cela non, répondit-il ; je ne crains plus le seigneur Pédro ; qu'il vienne présentement ici tant qu'il lui plaira. Nous voilà, Moralès et moi, fermes sur nos étriers. Nous commençâmes à régler la route que nous prendrions avec la dot, sur laquelle nous comptions si bien, que, si nous l'eussions déjà touchée, nous n'aurions pas cru être plus sûrs de l'avoir. Nous ne la tenions pas toutefois encore, et le dénouement de l'aventure ne répondit pas à notre confiance.

Nous vîmes bientôt revenir le jeune homme de Calatrava. Il était accompagné de

deux bourgeois et d'un alguazil aussi respectable par sa moustache et sa mine brune que par sa charge. Le père de Florentine était avec nous. Seigneur de Moyadas, lui dit Pédro, voici trois honnêtes gens que je vous amène; ils me connaissent, et peuvent vous dire qui je suis. Oui, certes, s'écria l'alguazil, je puis le dire; je le certifie à tous ceux qu'il appartiendra, je vous connais, vous vous appelez Pédro, et vous êtes fils unique de Juan Velez de la Menbrilla; quiconque ose soutenir le contraire est un imposteur. Je vous crois, monsieur l'alguazil, dit alors le bon Jérôme de Moyadas. Votre témoignage est sacré pour moi, aussi-bien que celui des seigneurs marchands qui sont avec vous. Je suis pleinement convaincu que le jeune cavalier qui vous a conduit ici est le fils unique du correspondant de mon frère. Mais que m'importe? Je ne suis plus dans la résolution de lui donner ma fille.

Oh! c'est une autre affaire, dit l'alguazil. Je ne viens dans votre maison que pour vous assurer que ce jeune homme m'est connu. Vous êtes maître de votre fille, et

l'on ne saurait vous contraindre à la marier malgré vous. Je ne prétends pas non plus, interrompit Pédro, faire violence aux volontés du seigneur de Moyadas; mais il me permettra de lui demander pourquoi il a changé de sentiment. A-t-il quelque sujet de se plaindre de moi? Ah! du moins qu'en perdant la douce espérance d'être son gendre j'apprenne que je ne l'ai point perdue par ma faute. Je ne me plains pas de vous, répondit le vieillard; je vous le dirai même, c'est à regret que je me vois dans la nécessité de vous manquer de parole, et je vous conjure de me le pardonner. Je suis persuadé que vous êtes trop généreux pour me savoir mauvais gré de vous préférer un rival qui m'a sauvé la vie. Vous le voyez, poursuivit-il en me montrant, c'est ce seigneur qui m'a tiré d'un grand péril; et, pour m'excuser encore mieux auprès de vous, je vous apprends que c'est un prince italien.

A ces dernières paroles, Pédro demeura muet et confus. Les deux marchands ouvrirent de grands yeux, et parurent fort surpris. Mais l'alguazil, accoutumé à regarder les choses du mauvais côté, soupçonna cette

merveilleuse aventure d'être une fourberie où il y avait à gagner pour lui. Il m'envisagea fort attentivement; et comme mes traits, qui lui étaient inconnus, mettaient en défaut sa bonne volonté, il examina mon camarade avec la même attention. Malheureusement pour mon altesse il reconnut Moralès, et, se ressouvenant de l'avoir vu dans les prisons de Ciudad-réal : Ah! ah! s'écria-t-il, voici une de mes pratiques. Je remets ce gentilhomme, et je vous le donne pour un des plus parfaits fripons qui soient dans les royaumes et principautés d'Espagne. Allons, bride en main, monsieur l'alguazil, dit Jérôme de Moyadas; ce garçon, dont vous nous faites un si mauvais portrait, est un domestique du prince. Fort bien, repartit l'alguazil; je n'en veux pas davantage pour savoir à quoi m'en tenir : je juge du maître par le valet. Je ne doute point que ces galans ne soient deux fourbes qui s'accordent pour vous tromper. Je me connais en pareil gibier; et pour vous faire voir que ces drôles sont des aventuriers, je vais les mener en prison tout à l'heure. Je prétends leur ménager un tête-à-tête avec monsieur le cor-

régidor; après quoi ils sentiront que tous les coups de fouet n'ont point encore été donnés. Halte-là, monsieur l'officier! reprit le vieillard; ne poussons pas l'affaire si loin. Vous ne craignez pas, vous autres, de faire de la peine à un honnête homme. Ce valet ne saurait-il être un fourbe sans que son maître le soit? est-il nouveau de voir des fripons au service des princes? Vous moquez-vous avec vos princes? interrompit l'alguazil. Ce jeune homme est un intrigant, sur ma parole, et je l'arrête *de par le roi*; de même que son camarade. J'ai vingt archers à la porte, qui les traîneront à la prison, s'ils ne s'y laissent pas conduire de bonne grâce. Allons, mon prince, me dit-il ensuite, marchons.

Je fus étourdi de ces paroles, ainsi que Moralès; et notre trouble nous rendit suspects à Jérôme de Moyádas, ou plutôt nous perdit dans son esprit. Il jugea bien que nous l'avions voulu tromper. Il prit pourtant, dans cette occasion, le parti que devait prendre un galant homme. Monsieur l'officier, dit-il à l'alguazil, vos soupçons peuvent être faux; peut-être aussi ne sont-

ils que trop véritables. Quoi qu'il en soit, n'approfondissons point cela. Que ces deux jeunes cavaliers sortent, et se retirent où bon leur semblera. Ne vous opposez point, je vous prie, à leur retraite : c'est une grâce que je vous demande pour m'acquitter envers eux de l'obligation que je leur ai. Si je faisais ce que je dois, répondit l'alguazil, j'emprisonnerais ces messieurs sans avoir égard à vos prières ; mais je veux bien relâcher de mon devoir pour l'amour de vous, à condition que dès ce moment ils sortiront de cette ville ; car, si je les rencontre demain, vive Dieu ! ils verront ce qui leur arrivera.

Lorsque nous entendîmes dire, Moralès et moi, qu'on nous laissait libres, nous nous remîmes un peu. Nous voulûmes parler avec fermeté, et soutenir que nous étions des personnes d'honneur ; mais l'alguazil nous regarda de travers et nous imposa silence. Je ne sais pourquoi ces gens-là ont un ascendant sur nous. Il fallut donc abandonner Florentine et la dot à Pédro de la Menbrilla, qui sans doute devint gendre de Jérôme de Moyadas. Je me retirai avec mon camarade.

Nous prîmes le chemin de Truxillo, avec la consolation d'avoir du moins gagné cent pistoles à cette aventure. Une heure avant la nuit nous passâmes par un petit village, résolus d'aller coucher plus loin. Nous aperçûmes une hôtellerie d'assez belle apparence pour ce lieu-là. L'hôte et l'hôtesse étaient à la porte, assis sur de longues pierres. L'hôte, grand homme sec et déjà suranné, raclait une mauvaise guitare, pour divertir sa femme qui paraissait l'écouter avec plaisir. Messieurs, nous cria l'hôte, lorsqu'il vit que nous ne nous arrêtions point, je vous conseille de faire halte en cet endroit. Il y a trois mortelles lieues d'ici au premier village que vous trouverez, et vous n'y serez pas si bien que dans celui-ci, je vous en avertis. Croyez-moi, entrez dans ma maison; je vous y ferai bonne chère, et à juste prix. Nous nous laissâmes persuader. Nous nous approchâmes de l'hôte et de l'hôtesse; nous les saluâmes; et nous étant assis auprès d'eux, nous commençâmes à nous entretenir tous quatre de choses indifférentes. L'hôte se disait officier de la sainte Hermandad, et l'hôtesse était une grosse réjouie qui avait

l'air de savoir bien vendre ses denrées.

Notre conversation fut interrompue par l'arrivée de douze à quinze cavaliers montés les uns sur des mules, les autres sur des chevaux, et suivis d'une trentaine de mulets chargés de ballots. Ah! que de princes! s'écria l'hôte à la vue de tant de monde! où pourrai-je les loger tous? Dans un instant le village se trouva rempli d'hommes et d'animaux. Il y avait par bonheur auprès de l'hôtellerie une vaste grange, où l'on mit les mulets et les ballots; les mules et les chevaux des cavaliers furent placés dans d'autres endroits. Pour les hommes, ils songèrent moins à chercher des lits qu'à se faire apprêter un bon repas. L'hôte, l'hôtesse, et une jeune servante qu'ils avaient, ne s'y épargnèrent point: ils firent main-basse sur toute la volaille de leur basse-cour. Cela, joint à quelques civets de lapins et de matous, et à une copieuse soupe aux choux faite avec du mouton, il y en eut pour tout l'équipage.

Nous regardions, Moralès et moi, ces cavaliers, qui de temps en temps nous envisageaient aussi. Enfin nous liâmes conver-

sation, et nous leur dîmes que, s'ils voulaient bien, nous souperions avec eux. Ils nous témoignèrent que cela leur ferait plaisir. Nous voilà donc tous à table ensemble. Il y en avait un parmi eux qui ordonnait, et pour qui les autres, quoique d'ailleurs ils en usassent assez familièrement avec lui, ne laissaient pas de marquer des déférences. Il est vrai que celui-là tenait le haut bout: il parlait d'un ton de voix élevé; il contrariait même quelquefois d'un air cavalier le sentiment des autres, qui, bien loin de lui rendre la pareille, semblaient respecter ses opinions. L'entretien tomba par hasard sur l'Andalousie; et comme Moralès s'avisa de louer Séville, l'homme dont je viens de parler lui dit: Seigneur cavalier, vous faites l'éloge de la ville où j'ai pris naissance; ou du moins je suis né aux environs, puisque le bourg de Mayrena m'a vu naître. Je vous dirai la même chose, lui répondit mon compagnon. Je suis aussi de Mayrena, et il n'est pas possible que je ne connaisse point vos parens. De qui êtes-vous fils? D'un honnête notaire, repartit le cavalier, de Martin Moralès. Par ma foi, s'écria mon camarade

avec émotion, l'aventure est fort singulière! vous êtes donc mon frère aîné Manuel Moralès? Justement, dit l'autre; et vous êtes apparemment, vous, mon petit frère Louis, que je laissai au berceau quand j'abandonnai la maison paternelle? Vous m'avez nommé, répondit mon camarade. A ces mots ils se levèrent de table tous deux, et s'embrassèrent à plusieurs reprises. Ensuite le seigneur Manuel dit à la compagnie : Messieurs, cet événement est tout-à-fait merveilleux. Le hasard veut que je rencontre et reconnaisse un frère que je n'ai point vu depuis plus de vingt années : permettez que je vous le présente. Alors tous les cavaliers, qui par bienséance se tenaient debout, saluèrent le cadet Moralès, et l'accablèrent d'embrassades. Après cela on se remit à table, et l'on y demeura toute la nuit. On ne se coucha point. Les deux frères s'assirent l'un auprès de l'autre, et s'entretinrent tout bas de leur famille, pendant que les autres convives buvaient et se réjouissaient.

Louis eut une longue conversation avec Manuel; et me prenant ensuite en particulier, il me dit : Tous ces cavaliers sont des

domestiques du comte de Montanos, que le roi a nommé depuis peu à la vice-royauté de Maïorque. Ils conduisent l'équipage du vice-roi à Alicante, où ils doivent s'embarquer. Mon frère, qui est devenu intendant de ce seigneur, m'a proposé de m'emmener avec lui; et sur la répugnance que je lui ai témoignée que j'avais à vous quitter, il m'a dit que, si vous voulez être du voyage, il vous fera donner un bon emploi. Cher ami, poursuivit-il, je te conseille de ne pas dédaigner ce parti. Allons ensemble à l'île de Maïorque. Si nous y avons de l'agrément, nous y demeurerons; et si nous ne nous y plaisons point, nous reviendrons en Espagne.

J'acceptai volontiers la proposition. Nous nous joignîmes, le jeune Moralès et moi, aux officiers du comte, et nous partîmes avec eux de l'hôtellerie avant le lever de l'aurore. Nous nous rendîmes à grandes journées à la ville d'Alicante, où j'achetai une guitare, et me fis faire un habit fort propre avant l'embarquement. Je ne pensais à rien qu'à l'île de Maïorque, et Louis Moralès était dans la même disposition. Il sem-

blait que nous eussions renoncé aux friponneries. Il faut dire la vérité : nous voulions passer pour honnêtes gens parmi les cavaliers avec qui nous étions, et cela tenait nos génies en respect. Enfin nous nous embarquâmes gaîment, et nous nous flattions d'être bientôt à Maïorque ; mais, à peine fûmes-nous hors du golfe d'Alicante, qu'il survint une bourrasque effroyable. J'aurais, dans cet endroit de mon récit, une occasion de vous faire une belle description de tempête, de peindre l'air tout en feu, de faire gronder la foudre, siffler les vents, soulever les flots, *et cætera ;* mais, laissant à part toutes ces fleurs de rhétorique, je vous dirai que l'orage fut violent, et nous obligea de relâcher à la pointe de l'île de Cabrera. C'est une île déserte, où il y a un petit fort qui était alors gardé par cinq ou six soldats, et un officier qui nous reçut fort honnêtement.

Comme il nous fallait passer là plusieurs jours à raccommoder nos voiles et nos cordages, nous cherchâmes diverses sortes d'amusemens pour éviter l'ennui. Chacun suivait ses inclinations : les uns jouaient à la

prime, les autres s'amusaient autrement; et moi, j'allais me promener dans l'île avec ceux de nos cavaliers qui aimaient la promenade. Nous sautions de rocher en rocher; car le terrain est inégal, plein de pierres partout, et l'on y voit fort peu de terre. Un jour, tandis que nous considérions ces lieux secs et arides, et que nous admirions le caprice de la nature, qui se montre féconde et stérile quand il lui plaît, notre odorat fut saisi tout à coup d'une senteur agréable. Nous nous tournâmes aussitôt du côté de l'orient, d'où venait cette odeur; et nous aperçûmes avec étonnement, entre des rochers, un grand rond de verdure de chèvre-feuilles plus beaux et plus odorans que ceux-mêmes qui croissent dans l'Andalousie. Nous nous approchâmes volontiers de ces arbrisseaux charmans qui parfumaient l'air aux environs, et il se trouva qu'ils bordaient l'entrée d'une caverne très-profonde. Cette caverne était large, peu sombre; et nous descendîmes au fond en tournant par des degrés de pierres dont les extrémités étaient parées de fleurs, et qui formaient naturellement un escalier en limaçon. Lorsque nous

fûmes en bas, nous vîmes serpenter, sur un sable plus jaune que l'or, plusieurs petits ruisseaux qui tiraient leurs sources des gouttes d'eau que les rochers distillaient sans cesse en dedans, et qui se perdaient sous la terre. L'eau nous parut si belle, que nous en voulûmes boire; et elle était si fraîche, que nous résolûmes de revenir le jour suivant dans cet endroit, et d'y apporter quelques bouteilles de vin, persuadés qu'on ne les boirait point là sans plaisir.

Nous ne quittâmes qu'à regret un lieu si agréable ; et, lorsque nous fûmes de retour au fort, nous ne manquâmes pas de vanter à nos camarades une si belle découverte : mais le commandant de la forteresse nous dit qu'il nous avertissait en ami de ne plus aller à la caverne dont nous étions si charmés. Et pourquoi cela ? lui dis-je ; y a-t-il quelque chose à craindre? Sans doute, me répondit-il. Les corsaires d'Alger et de Tripoli descendent quelquefois dans cette île, et viennent faire provision d'eau à cette fontaine. Ils y surprirent un jour deux soldats de ma garnison, qu'ils firent esclaves. L'officier eut beau parler d'un air très-sé-

rieux, il ne put nous persuader. Nous crûmes qu'il plaisantait, et dès le lendemain je retournai à la caverne avec trois cavaliers de l'équipage. Nous y allâmes même sans armes à feu, pour faire voir que nous n'appréhendions rien. Le jeune Moralès ne voulut point être de la partie; il aima mieux, aussi-bien que son frère, demeurer à jouer dans le fort.

Nous descendîmes au fond de l'antre comme le jour précédent, et nous fîmes rafraîchir dans les ruisseaux quelques bouteilles de vin que nous avions apportées. Pendant que nous les buvions délicieusement en jouant de la guitare et en nous entretenant avec gaîté, nous vîmes paraître au haut de la caverne plusieurs hommes qui avaient des moustaches épaisses, des turbans et des habits à la turque. Nous nous imaginâmes que c'était une partie de l'équipage et le commandant du fort qui s'étaient ainsi déguisés pour nous faire peur. Prévenus de cette pensée, nous nous mîmes à rire, et nous en laissâmes descendre jusqu'à dix sans songer à notre défense. Nous fûmes bientôt tristement désabusés, et nous

connûmes que c'était un corsaire qui venait avec ses gens nous enlever. *Rendez-vous, chiens*, nous cria-t-il en langue castillane, *ou bien vous allez tous mourir.* En même temps les hommes qui l'accompagnaient nous couchèrent en joue avec des carabines qu'ils portaient; et nous aurions essuyé une belle décharge, si nous eussions fait la moindre résistance. Nous préférâmes l'esclavage à la mort: nous donnâmes nos épées au pirate. Il nous fit charger de chaînes, et conduire à son vaisseau, qui n'était pas loin de là; puis, mettant à la voile, il cingla vers Alger.

C'est de cette manière que nous fûmes punis d'avoir négligé l'avertissement de l'officier de la garnison. La première chose que fit le corsaire, fut de nous fouiller et de prendre ce que nous avions d'argent. La bonne aubaine pour lui! Les deux cents pistoles des bourgeois de Plazencia, les cent que Moralès avait reçues de Jérôme de Moyadas, et dont par malheur j'étais chargé, tout cela me fut raflé sans miséricorde. Mes compagnons avaient aussi la bourse bien garnie; enfin c'était un excellent coup de

filet. Le pirate en paraissait tout réjoui ; et le bourreau ne se contentait pas de nous enlever nos espèces, il nous insultait par des railleries que nous sentions beaucoup moins que la nécessité de les souffrir. Après mille plaisanteries, il se fit apporter les bouteilles de vin que nous avions fait rafraîchir à la fontaine, et que ses gens avaient eu soin de prendre. Il se mit à les vider avec eux, et à boire à notre santé par dérision.

Pendant ce temps-là, mes camarades avaient une contenance qui rendait témoignage de ce qui se passait en eux. Ils étaient d'autant plus mortifiés de leur esclavage, qu'ils s'étaient fait une idée plus douce d'aller dans l'île de Majorque, où ils avaient compté qu'ils mèneraient une vie délicieuse. Pour moi, j'eus la fermeté de prendre mon parti ; et, moins consterné que les autres, je liai conversation avec le railleur ; j'entrai même de bonne grâce dans ses plaisanteries : ce qui lui plut. Jeune homme, me dit-il, j'aime le caractère de ton esprit ; et, dans le fond, au lieu de gémir et de soupirer, il vaut mieux s'armer de patience et s'accommoder au temps. Joue-nous un petit air,

continua-t-il, en voyant que je portais une guitare : voyons ce que tu sais faire. Je lui obéis dès qu'il m'eut fait délier les bras, et je commençai à racler ma guitare d'une manière qui m'attira ses applaudissemens. Il est vrai que j'avais appris du meilleur maître de Madrid, et que je jouais de cet instrument assez bien. Je chantai aussi, et l'on ne fut pas moins satisfait de ma voix. Tous les Turcs qui étaient dans le vaisseau témoignèrent par des gestes admiratifs le plaisir qu'ils avaient eu à m'entendre, ce qui me fit juger qu'en matière de musique ils n'avaient pas le goût fort délicat. Le pirate me dit à l'oreille que je ne serais pas un esclave malheureux, et qu'avec mes talens je pouvais compter sur un emploi qui rendrait ma captivité très-supportable.

Je sentis quelque joie à ces paroles; mais, toutes flatteuses qu'elles étaient, je ne laissais pas d'avoir de l'inquiétude sur l'occupation dont le corsaire me faisait fête. Quand nous arrivâmes au port d'Alger, nous vîmes un grand nombre de personnes assemblées pour nous recevoir; et nous n'avions point encore débarqué, qu'ils poussèrent mille

cris de joie. Ajoutez à cela que l'air retentissait du son confus des trompettes, des flûtes moresques, et d'autres instrumens dont on se sert dans ce pays-là ; ce qui formait une symphonie plus bruyante qu'agréable. La cause de ces réjouissances venait d'un faux bruit qui s'était répandu dans la ville : on y avait ouï dire que le renégat Méhémet (ainsi se nommait notre pirate) avait péri en attaquant un gros vaisseau génois; de sorte que tous ses amis, informés de son retour, s'empressaient de lui en témoigner leur joie.

Nous n'eûmes pas mis pied à terre qu'on me conduisit avec tous mes compagnons au palais du bacha Soliman, où un écrivain chrétien, nous interrogeant chacun en particulier, nous demanda nos noms, nos âges, notre patrie, notre religion et nos talens. Alors Méhémet, me montrant au bacha, lui vanta ma voix, et lui dit que je jouais de la guitare à ravir. Il n'en fallut pas davantage pour déterminer Soliman à me choisir pour son service. Je demeurai donc dans son sérail. Les autres captifs furent menés dans une place publique, et vendus

suivant la coutume. Ce que Méhémet m'avait prédit dans le vaisseau m'arriva ; j'éprouvai un heureux sort. Je ne fus point livré aux gardes des prisons, ni employé aux ouvrages pénibles. Soliman bacha me fit mettre dans un lieu particulier, avec cinq ou six esclaves de qualité qui devaient incessamment être rachetés, et à qui l'on ne donnait que de légers travaux. On me chargea du soin d'arroser dans les jardins les orangers et les fleurs. Je ne pouvais avoir une plus douce occupation.

Soliman était un homme de quarante ans, bien fait de sa personne, fort poli et fort galant pour un Turc. Il avait pour favorite une Cachemirienne qui, par son esprit et par sa beauté, s'était acquis un empire absolu sur lui. Il l'aimait jusqu'à l'idolâtrie. Il la régalait tous les jours de quelque fête ; tantôt d'un concert de voix et d'instrumens, et tantôt d'une comédie à la manière des Turcs : ce qui suppose des poëmes dramatiques où la pudeur et la bienséance n'étaient pas plus respectées que les règles d'Aristote. La favorite, qui s'appelait Farrukhnaz, aimait passionnément ces specta-

cles; elle faisait même quelquefois représenter par ses femmes des pièces arabes devant le bacha. Elle y jouait des rôles elle-même, et charmait les spectateurs par la grâce et la vivacité qu'il y avait dans son action. Un jour que j'étais parmi les musiciens à une de ces représentations, Soliman m'ordonna de jouer de la guitare, et de chanter tout seul dans un entr'acte. J'eus le bonheur de plaire; on m'applaudit; et la favorite, à ce qu'il me parut, me regarda d'un œil favorable.

Le lendemain de ce jour-là, comme j'arrosais des orangers dans les jardins, il passa près de moi un eunuque qui, sans s'arrêter ni me rien dire, jeta un billet à mes pieds. Je le ramassai avec un trouble mêlé de plaisir et de crainte. Je me couchai par terre de peur d'être aperçu des fenêtres du sérail; et, me cachant derrière des caisses d'orangers, j'ouvris ce billet. J'y trouvai un diamant d'un assez grand prix, et ces paroles en bon castillan : *Jeune chrétien, rends grâces au ciel de ta captivité. L'amour et la fortune la rendront heureuse; l'amour, si tu es sensible aux charmes d'une belle per-*

sonne; et la fortune, si tu as le courage de mépriser toutes sortes de périls.

Je ne doutai pas un moment que la lettre ne fût de la sultane favorite; le style et le diamant me le persuadèrent. Outre que je ne suis pas naturellement timide, la vanité d'être bien avec la maîtresse d'un grand seigneur, et, plus que cela, l'espérance de tirer d'elle quatre fois plus d'argent qu'il ne m'en fallait pour ma rançon, me fit former le dessein d'éprouver cette aventure, quelque danger qu'il y eût à la courir. Je continuai mon travail en rêvant aux moyens d'entrer dans l'appartement de Farrukhnaz, ou plutôt en attendant qu'elle m'en ouvrît les chemins; car je jugeais bien qu'elle n'en demeurerait point là, et qu'elle ferait plus de la moitié des frais. Je ne me trompais pas. Le même eunuque qui avait passé près de moi, repassa une heure après, et me dit: Chrétien, as-tu fait tes réflexions? et auras-tu la hardiesse de me suivre? Je répondis que oui. Eh bien, reprit-il, le ciel te conserve! tu me verras demain dans la matinée. En parlant de cette sorte, il se retira. Le jour suivant, je le vis en effet paraître sur les

huit heures du matin. Il me fit signe d'aller à lui ; je le joignis, et il me conduisit dans une salle où il y avait un grand rouleau de toile qu'un autre eunuque et lui venaient d'apporter là, et qu'ils devaient porter chez la sultane, pour servir à la décoration d'une pièce arabe qu'elle préparait pour le bacha.

Les deux eunuques déroulèrent la toile, me firent mettre dedans tout de mon long; puis, au hasard de m'étouffer, ils la roulèrent de nouveau, et m'enveloppèrent dedans. Ensuite, la prenant chacun par un bout, ils me portèrent ainsi impunément jusque dans la chambre où couchait la belle Cachemirienne. Elle était seule avec une vieille esclave dévouée à ses volontés. Elles déroulèrent toutes deux la toile ; et Farrukhnaz, à ma vue, fit éclater des transports de joie qui découvraient bien le génie des femmes de son pays. Tout hardi que j'étais naturellement, je ne pus me voir tout à coup transporté dans l'appartement secret des femmes sans sentir un peu de frayeur. La dame s'en aperçut bien ; et, pour dissiper ma crainte : Jeune homme, me dit-elle, n'appréhende rien. Soliman

vient de partir pour sa maison de campagne ; il y sera toute la journée ; nous pouvons nous entretenir ici librement.

Ces paroles me rassurèrent, et me firent prendre une contenance qui redoubla la joie de la favorite. Vous m'avez plu, poursuivit-elle, et je prétends adoucir la rigueur de votre esclavage. Je vous crois digne des sentimens que j'ai conçus pour vous. Quoique sous les habits d'un esclave, vous avez un air noble et galant qui fait connaître que vous n'êtes point une personne du commun. Parlez-moi confidemment, dites-moi qui vous êtes. Je sais bien que les captifs qui ont de la naissance déguisent leur condition pour être rachetés à meilleur marché ; mais vous êtes dispensé d'en user de la sorte avec moi ; et même ce serait une précaution qui m'offenserait, puisque je vous promets votre liberté. Soyez donc sincère, et m'avouez que vous êtes un jeune homme de bonne maison. Effectivement, madame, lui répondis-je, il me siérait mal de payer vos bontés de dissimulation. Vous voulez absolument que je vous découvre ma qualité ; il faut vous satisfaire. Je suis fils

d'un grand d'Espagne. Je disais peut-être la vérité, du moins la sultane le crut; et, s'applaudissant d'avoir jeté les yeux sur un cavalier d'importance, elle m'assura qu'il ne tiendrait pas à elle que nous ne nous vissions souvent en particulier. Nous eûmes ensemble un fort long entretien. Je n'ai jamais vu de femme plus amusante : elle savait plusieurs langues, et surtout la castillane, qu'elle parlait assez bien. Lorsqu'elle jugea qu'il était temps de nous séparer, je me mis par son ordre dans une grande corbeille d'osier, couverte d'un ouvrage de soie fait de sa main; puis les deux esclaves qui m'avaient apporté furent appelés, et ils me remportèrent comme un présent que la favorite envoyait au bacha, ce qui est sacré pour tous les hommes commis à la garde des femmes.

Nous trouvâmes, Farrukhnaz et moi, d'autres moyens encore de nous parler; et cette aimable captive m'inspira peu à peu autant d'amour qu'elle en avait pour moi. Notre intelligence fut secrète pendant deux mois, quoiqu'il soit fort difficile que dans un sérail les mystères amoureux échappent

long-temps aux argus ; mais un contretemps dérangea nos petites affaires, et ma fortune changea de face entièrement. Un jour que, dans le corps d'un dragon artificiel qu'on avait fait pour un spectacle, j'avais été introduit chez la sultane, et que je m'entretenais avec elle, Soliman, que je croyais occupé hors de la ville, survint. Il entra si brusquement dans l'appartement de sa favorite, que la vieille esclave eut à peine le temps de nous avertir de son arrivée. J'eus encore moins le loisir de me cacher. Ainsi, je fus le premier objet qui s'offrit à la vue du bacha.

Il parut fort étonné de me voir, et ses yeux tout à coup s'allumèrent de fureur. Je me regardai comme un homme qui touchait à son dernier moment, et je m'imaginais déjà être dans les supplices. Pour Farrukhnaz, je m'aperçus, à la vérité, qu'elle était effrayée ; mais, au lieu d'avouer son crime et d'en demander pardon, elle dit à Soliman : Seigneur, avant que vous prononciez mon arrêt, daignez m'écouter. Les apparences sans doute me condamnent, et je semble vous faire une trahison digne des

plus horribles châtimens. J'ai fait venir ici ce jeune captif; et, pour l'introduire dans mon appartement, j'ai employé les mêmes artifices dont je me serais servie si j'eusse eu pour lui un amour violent. Cependant, et j'en atteste notre grand prophète, malgré ces démarches, je ne vous suis point infidèle. J'ai voulu entretenir cet esclave chrétien pour le détacher de sa secte, et l'engager à suivre celle des croyans. J'ai trouvé en lui une résistance à laquelle je m'étais bien attendue. J'ai toutefois vaincu ses préjugés, et il vient de me promettre qu'il embrassera le mahométisme.

Je conviens que je devais démentir la favorite, sans avoir égard à la conjoncture dangereuse où je me trouvais; mais, dans l'accablement où j'avais l'esprit, touché du péril où je voyais une femme que j'aimais, et tremblant pour moi-même, je demeurai interdit et confus. Je ne pus proférer une parole; et le bacha, persuadé par mon silence que sa maîtresse ne disait rien qui ne fût véritable, se laissa désarmer. Madame, répondit-il, je veux croire que vous ne m'avez point offensé, et que l'envie de faire

une chose agréable au prophète a pu vous engager à hasarder une action si délicate. J'excuse donc votre imprudence, pourvu que ce captif prenne tout à l'heure le turban. Aussitôt il fit venir un marabout. On me revêtit d'un habit à la turque. Je fis tout ce qu'on voulut, sans que j'eusse la force de m'en défendre; ou, pour mieux dire, je ne savais ce que je faisais dans le désordre où étaient mes sens. Que de chrétiens auraient été aussi lâches que moi dans cette occasion !

Après la cérémonie je sortis du sérail pour aller, sous le nom de Sidy Haly, exercer un petit emploi que Soliman me donna. Je ne revis plus la sultane; mais un de ses eunuques vint un jour me trouver. Il m'apporta, de sa part, des pierreries pour deux mille sultanins d'or, avec un billet par lequel la dame m'assurait qu'elle n'oublierait jamais la généreuse complaisance que j'avais eue de me faire mahométan pour lui sauver la vie. Véritablement, outre les présens que j'avais reçus de Farrukhnaz, j'obtins par son canal un emploi plus considérable que le premier, et je devins, en moins de six à

sept années, un des plus riches renégats de la ville d'Alger.

Vous vous imaginez bien que si j'assistais aux prières que les musulmans font dans leurs mosquées, et remplissais les autres devoirs de leur religion, ce n'était que par pure grimace. Je conservais une volonté déterminée de rentrer dans le sein de l'église; et pour cet effet je me proposais de me retirer un jour en Espagne ou en Italie, avec les richesses que j'aurais amassées. En attendant, je vivais fort agréablement. J'étais logé dans une belle maison; j'avais des jardins superbes, un grand nombre d'esclaves, et de fort jolies femmes dans mon sérail. Quoique l'usage du vin soit défendu en ce pays-là aux mahométans, ils ne laissent pas pour la plupart d'en boire en secret. Pour moi, j'en buvais sans façon, comme font tous les renégats. Je me souviens que j'avais deux compagnons de débauche avec qui je passais souvent la nuit à table. L'un était Juif, et l'autre Arabe. Je les croyais honnêtes gens, et dans cette opinion je vivais avec eux sans contrainte. Un soir, je les invitai à souper chez moi. Il m'était mort

ce jour-là un chien que j'aimais passionnément ; nous lavâmes son corps, et l'enterrâmes avec toutes les cérémonies qui s'observent aux funérailles des mahométans. Ce que nous en faisions n'était pas pour tourner en ridicule la religion musulmane ; c'était seulement pour nous réjouir et satisfaire une folle envie qui nous prit, dans la débauche, de rendre les derniers devoirs à mon chien.

Cette action pourtant me pensa perdre. Le lendemain il vint chez moi un homme qui me dit : Seigneur Sidy Haly, une affaire importante m'amène chez vous. Monsieur le cadi veut vous parler ; prenez, s'il vous plaît, la peine de vous rendre chez lui tout à l'heure. Un marchand arabe, qui soupa hier avec vous, lui a donné avis de certaine impiété par vous commise à l'occasion d'un chien que vous avez enterré ; c'est pour cela que je vous somme de comparaître aujourd'hui devant ce juge, faute de quoi je vous avertis qu'il sera procédé criminellement contre vous. Il sortit en achevant ces paroles ; et me laissa fort étourdi de sa sommation. L'Arabe n'avait aucun sujet de se

plaindre de moi, et je ne pouvais comprendre pourquoi le traître m'avait joué ce tour-là. La chose néanmoins méritait quelque attention. Je connaissais le cadi pour un homme sévère en apparence, mais au fond peu scrupuleux. Je mis deux cents sultanins d'or dans ma bourse, et j'allai trouver ce juge. Il me fit entrer dans son cabinet, et me dit d'un air rébarbatif: Vous êtes un impie, un sacrilége, un homme abominable. Vous avez enterré un chien comme un musulman : quelle profanation ! Est-ce donc ainsi que vous respectez nos cérémonies les plus saintes ? et ne vous êtes-vous fait mahométan que pour vous moquer de nos pratiques de dévotion ? Monsieur le cadi, lui répondis-je, l'Arabe qui vous a fait un si mauvais rapport, ce faux ami est complice de mon crime, si c'en est un d'accorder les honneurs de la sépulture à un fidèle domestique, à un animal qui possédait mille bonnes qualités. Il aimait tant les personnes de mérite et de distinction, qu'en mourant même il a voulu leur donner des marques de son amitié. Il leur laisse tous ses biens par un testament qu'il a fait, et dont je suis

l'exécuteur. Il lègue à l'un vingt écus, trente à l'autre ; et il ne vous a point oublié, monseigneur, poursuivis-je en tirant ma bourse : voilà deux cents sultanins d'or qu'il m'a chargé de vous remettre. Le cadi, à ce discours perdit sa gravité ; il ne put s'empêcher de rire ; et comme nous étions seuls, il prit sans façon la bourse, et me dit en me renvoyant : Allez, seigneur Sidy Haly, vous avez fort bien fait d'inhumer avec pompe et avec honneur un chien qui avait tant de considération pour les honnêtes gens.

Je me tirai d'affaire par ce moyen ; et si cela ne me rendit pas plus sage, j'en devins du moins plus circonspect. Je ne fis plus de débauche avec l'Arabe, ni même avec le Juif. Je choisis pour boire avec moi un jeune gentilhomme de Livourne, qui était mon esclave. Il s'appelait Azarini. Je ne ressemblais point aux autres renégats, qui font plus souffrir de maux aux esclaves chrétiens que les Turcs mêmes : tous mes captifs attendaient assez patiemment qu'on les rachetât. Je les traitais, à la vérité, si doucement, que quelquefois ils me disaient

qu'ils appréhendaient plus de changer de patron qu'ils ne soupiraient après la liberté, quelques charmes qu'elle ait pour les personnes qui sont dans l'esclavage.

Un jour les vaisseaux du bacha revinrent avec des prises considérables. Ils amenaient plus de cent esclaves de l'un et de l'autre sexe, qu'ils avaient enlevés sur les côtes d'Espagne. Soliman n'en garda qu'un très-petit nombre, et tout le reste fut vendu. J'arrivai dans la place où la vente s'en faisait, et j'achetai une fille espagnole de dix à douze ans. Elle pleurait à chaudes larmes et se désespérait. J'étais surpris de la voir, à son âge, si sensible à sa captivité. Je lui dis en castillan de modérer son affliction; et je l'assurai qu'elle était tombée entre les mains d'un maître qui ne manquait pas d'humanité quoiqu'il eût un turban. La petite personne, toujours occupée du sujet de sa douleur, ne m'écoutait pas; elle ne faisait que gémir, que se plaindre du sort, et de temps en temps elle s'écriait d'un air attendri: O ma mère! pourquoi sommes-nous séparées? Je prendrais patience, si nous étions toutes deux ensemble. En pre-

nonçant ces mots, elle tournait la vue vers une femme de quarante-cinq à cinquante ans, que l'on voyait à quelques pas d'elle, et qui, les yeux baissés, attendait dans un morne silence que quelqu'un l'achetât. Je demandai à la jeune fille si la personne qu'elle regardait était sa mère. Hélas! oui, seigneur, me répondit-elle; au nom de Dieu, faites que je ne la quitte point. Eh bien, mon enfant, lui dis-je, si pour vous consoler il ne faut que vous réunir l'une et l'autre, vous serez bientôt satisfaite. En même temps je m'approchai de la mère pour la marchander; mais je ne l'eus pas sitôt envisagée, que je reconnus, avec toute l'émotion que vous pouvez penser, les traits, les propres traits de Lucinde. Juste ciel! dis-je en moi-même, c'est ma mère, je n'en saurais douter. Pour elle, soit qu'un vif ressentiment de ses malheurs ne lui fît voir que des ennemis dans les objets qui l'environnaient, soit que mon habit me déguisât, ou bien que je fusse changé depuis douze années que je ne l'avais vue, elle ne me remit point. Après l'avoir aussi achetée, je la menai avec sa fille à ma maison.

Là, je voulus leur donner le plaisir d'apprendre qui j'étais. Madame, dis-je à Lucinde, est-il possible que mon visage ne vous frappe point? Ma moustache et mon turban vous font-ils méconnaître Raphaël votre fils? Ma mère tressaillit à ces paroles, me considéra, me reconnut, et nous nous embrassâmes tendrement. J'embrassai ensuite sa fille, qui ne savait peut-être pas plus qu'elle eût un frère que je savais que j'avais une sœur. Avouez, dis-je à ma mère, que dans toutes vos pièces de théâtre vous n'avez pas une reconnaissance aussi originale que celle-ci. Mon fils, me répondit-elle en soupirant, j'ai d'abord eu de la joie de vous revoir; mais ma joie se convertit en douleur. Dans quel état, hélas! vous retrouvé-je! Mon esclavage me fait mille fois moins de peine que l'habillement odieux...... Ah! parbleu! madame, interrompis-je en riant, j'admire votre délicatesse : j'aime cela dans une comédienne. Eh! bon dieu! ma mère, vous êtes donc bien changée, si ma métamorphose vous blesse si fort la vue. Au lieu de vous révolter contre mon turban, regardez-moi plutôt comme un acteur qui re-

présente sur la scène un rôle turc. Quoique renégat, je ne suis pas plus musulman que je l'étais en Espagne; et dans le fond je me sens toujours attaché à ma religion. Quand vous saurez toutes les aventures qui me sont arrivées en ce pays-ci, vous m'excuserez. L'amour a fait mon crime; je sacrifie à ce dieu. Je tiens un peu de vous, je vous en avertis. Une autre raison encore, ajoutai-je, doit modérer en vous le déplaisir de me voir dans la situation où je suis. Vous vous attendiez à n'éprouver dans Alger qu'une captivité rigoureuse, et vous trouvez dans votre patron un fils tendre, respectueux, et assez riche pour vous faire vivre ici dans l'abondance, jusqu'à ce que nous saisissions l'occasion de retourner sûrement en Espagne. Demeurez d'accord de la vérité du proverbe, qui dit qu'à quelque chose le malheur est bon.

Mon fils, me dit Lucinde, puisque vous avez dessein de repasser un jour dans votre pays et d'y abjurer le mahométisme, je suis toute consolée. Grâces au ciel, continua-t-elle, je pourrai ramener saine et sauve en Castille votre sœur Béatrix. Oui, madame,

m'écriai-je, vous le pourrez. Nous irons tous trois, le plus tôt qu'il nous sera possible, rejoindre le reste de notre famille ; car vous avez apparemment encore en Espagne d'autres marques de votre fécondité ? Non, dit ma mère, je n'ai que vous deux d'enfans, et vous saurez que Béatrix est le fruit d'un mariage des plus légitimes. Et pourquoi, repris-je, avez-vous donné à ma petite sœur cet avantage-là sur moi ? comment avez-vous pu vous résoudre à vous marier ? Je vous ai cent fois entendu dire, dans mon enfance, que vous ne pardonniez point à une jolie femme de prendre un mari. D'autres temps, d'autres soins, mon fils, repartit-elle : les hommes les plus fermes dans leurs résolutions sont sujets à changer, et vous voulez qu'une femme soit inébranlable dans les siennes ! Je vais, poursuivit-elle, vous conter mon histoire depuis votre sortie de Madrid. Alors elle me fit le récit suivant, que je n'oublierai jamais. Je ne veux pas vous priver d'une narration si curieuse.

Il y a, dit ma mère, s'il vous en souvient, près de treize ans que vous quittâtes le jeune Léganez. Dans ce temps-là, le duc de Médina

Céli me dit qu'il voulait un soir souper en particulier avec moi. Il me marqua le jour. J'attendis ce seigneur : il vint, et je lui plus. Il me demanda le sacrifice de tous les rivaux qu'il pouvait avoir. Je le lui accordai, dans l'espérance qu'il me le paierait bien. Il n'y manqua pas. Dès le lendemain je reçus de lui des présens qui furent suivis de plusieurs autres qu'il me fit dans la suite. Je craignais de ne pouvoir retenir long-temps dans mes chaînes un homme d'un si haut rang ; et j'appréhendais cela d'autant plus, que je n'ignorais pas qu'il était échappé à des beautés fameuses, dont il avait aussitôt rompu que porté les fers. Cependant, loin de prendre de jour en jour moins de goût à mes complaisances, il semblait plutôt y trouver un plaisir nouveau. Enfin j'avais l'art de l'amuser, et d'empêcher son cœur, naturellement volage, de se laisser aller à son penchant.

Il y avait déjà trois mois qu'il m'aimait, et j'avais lieu de me flatter que son amour serait de longue durée, lorsqu'une femme de mes amies et moi nous nous rendîmes à une assemblée où il était avec la duchesse

son épouse. Nous y allions pour entendre un concert de voix et d'instrumens qu'on y faisait. Nous nous plaçâmes par hasard assez près de la duchesse, qui s'avisa de trouver mauvais que j'osasse paraître dans un lieu où elle était. Elle m'envoya dire par une de ses femmes qu'elle me priait de sortir promptement. Je fis une réponse brutale à la messagère. La duchesse irritée s'en plaignit à son époux, qui vint à moi lui-même, et me dit : Sortez, Lucinde. Quand de grands seigneurs s'attachent à de petites créatures comme vous, elles ne doivent pas pour cela s'oublier. Si nous vous aimons plus que nos femmes, nous honorons nos femmes plus que vous; et toutes les fois que vous serez assez insolentes pour vouloir vous mettre en comparaison avec elles, vous aurez toujours la honte d'être traitées avec indignité.

Heureusement, le duc me tint ce cruel discours d'un ton de voix si bas, qu'il ne fut point entendu des personnes qui étaient autour de nous. Je me retirai toute honteuse, et je pleurai de dépit d'avoir essuyé cet affront. Pour surcroît de chagrin, les comédiens et les comédiennes apprirent cette aventure

dès le soir même. On dirait qu'il y a chez ces gens-là un démon qui se plaît à rapporter aux uns tout ce qui arrive aux autres. Un comédien, par exemple, a-t-il fait dans une débauche quelque action extravagante, une comédienne vient-elle de passer bail avec un riche galant, la troupe en est aussitôt informée. Tous mes camarades surent donc ce qui s'était passé au concert, et Dieu sait s'ils se réjouirent bien à mes dépens. Il règne parmi eux un esprit de charité qui se manifeste dans ces sortes d'occasions. Je me mis pourtant au-dessus de leurs caquets, et je me consolai de la perte du duc de Médina Céli; car je ne le revis plus chez moi, et j'appris même peu de jours après qu'une chanteuse en avait fait la conquête.

Lorsqu'une dame de théâtre a le bonheur d'être en vogue, les amans ne sauraient lui manquer; et l'amour d'un grand seigneur, ne durât-il que trois jours, lui donne un nouveau prix. Je me vis obsédée d'adorateurs sitôt qu'il fut notoire à Madrid que le duc avait cessé de me voir. Les rivaux que je lui avais sacrifiés, plus épris de mes charmes qu'auparavant, revinrent en foule

sur les rangs ; je reçus encore l'hommage de mille autres cœurs : je n'avais jamais été tant à la mode. De tous les hommes qui briguaient mes bonnes grâces, un gros Allemand, gentilhomme du duc d'Ossune, me parut un des plus empressés. Ce n'était pas une figure fort aimable ; mais il s'attira mon attention par un millier de pistoles qu'il avait amassées au service de son maître, et qu'il prodigua pour mériter d'être sur la liste de mes amans fortunés. Ce bon sujet se nommait Brutandorf. Tant qu'il fit de la dépense, je le reçus favorablement ; dès qu'il fut ruiné, il trouva ma porte fermée. Mon procédé lui déplut. Il vint me chercher à la comédie pendant le spectacle. J'étais derrière le théâtre. Il voulut me faire des reproches ; je lui ris au nez. Il se mit en colère, et me donna un soufflet en franc Allemand. Je poussai un grand cri : j'interrompis l'action. Je parus sur le théâtre ; et m'adressant au duc d'Ossune, qui ce jour-là était à la comédie avec la duchesse sa femme, je lui demandai justice des manières germaniques de son gentilhomme. Le duc ordonna de continuer la comédie, et dit qu'il enten-

drait les parties quand on aurait achevé la pièce. D'abord qu'elle fut finie, je me présentai fort émue devant le duc, et j'exposai vivement mes griefs. Pour l'Allemand, il n'employa que deux mots pour sa défense; il dit qu'au lieu de se repentir de ce qu'il avait fait, il était homme à recommencer. Parties ouïes, le duc d'Ossune dit au Germain : Brutandorf, je vous chasse de chez moi et vous défends de paraître à mes yeux, non pour avoir donné un soufflet à une comédienne, mais pour avoir manqué de respect à votre maître et à votre maîtresse, et avoir osé troubler le spectacle en leur présence.

Ce jugement me demeura sur le cœur. Je conçus un dépit mortel de ce qu'on ne chassait pas l'Allemand pour m'avoir insultée. Je m'imaginais qu'une pareille offense, faite à une comédienne, devait être aussi sévèrement punie qu'un crime de lèse-majesté, et j'avais compté que le gentilhomme subirait une peine afflictive. Ce désagréable événement me détrompa, et me fit connaître que le monde ne confond pas les acteurs avec les rôles qu'ils représentent.

Cela me dégoûta du théâtre ; je résolus de l'abandonner, et d'aller vivre loin de Madrid. Je choisis la ville de Valence pour le lieu de ma retraite, et je m'y rendis *incognito* avec la valeur de vingt mille ducats que j'avais, tant en argent qu'en pierreries ; ce qui me parut plus que suffisant pour m'entretenir le reste de mes jours, puisque j'avais dessein de mener une vie retirée. Je louai à Valence une petite maison, et pris pour tout domestique une femme et un page à qui je n'étais pas moins inconnue qu'à toute la ville. Je me donnai pour veuve d'un officier de chez le roi, et je dis que je venais m'établir à Valence, sur la réputation que ce séjour avait d'être un des plus agréables d'Espagne. Je ne voyais que très-peu de monde, et je tenais une conduite si régulière, qu'on ne me soupçonna point d'avoir été comédienne. Malgré pourtant le soin que je prenais de me cacher, je m'attirai les regards d'un gentilhomme qui avait un château près de Paterna. C'était un cavalier assez bien fait, de trente-cinq à quarante ans, mais un noble fort endetté ; ce qui n'est pas plus rare dans le royaume de

Valence que dans beaucoup d'autres pays.

Ce seigneur *Hidalgo*, trouvant ma personne à son gré, voulut savoir si d'ailleurs j'étais son fait. Il découpla des grisons pour courir aux enquêtes, et il eut le plaisir d'apprendre par leur rapport qu'avec un minois peu dégoûtant, j'étais une douairière assez opulente. Il jugea que je lui convenais; et bientôt il vint chez moi une bonne vieille qui me dit de sa part que, charmé de ma vertu autant que de ma beauté, il m'offrait sa foi, et qu'il était prêt à me conduire à l'autel, si je voulais bien devenir sa femme. Je demandai trois jours pour me consulter là-dessus. Je m'informai du gentilhomme; et le bien qu'on me dit de lui, quoiqu'on ne me célât point l'état de ses affaires, me détermina sans peine à l'épouser peu de temps après.

Don Manuel de Xérica (c'est ainsi que mon époux s'appelait) me mena d'abord à son château, qui avait un air antique dont il était fort vain. Il prétendait qu'un de ses ancêtres l'avait autrefois fait bâtir, et il concluait de là qu'il n'y avait point de maison plus ancienne en Espagne que celle de Xé-

rica. Mais un si beau titre de noblesse allait être détruit par le temps ; le château, étayé en plusieurs endroits, menaçait ruine. Quel bonheur pour don Manuel de m'avoir épousée ! Plus de la moitié de mon argent fut employée aux réparations, et le reste servit à nous mettre en état de faire grosse figure dans le pays. Me voilà donc, pour ainsi dire, dans un nouveau monde, changée en nymphe de château, en dame de paroisse : quelle métamorphose ! J'étais trop bonne actrice pour ne pas bien soutenir la splendeur que mon rang répandait sur moi. Je prenais de grands airs, des airs de théâtre qui faisaient concevoir dans le village une haute opinion de ma naissance. Qu'on se serait égayé à mes dépens, si l'on eût été au fait sur mon compte ! La noblesse des environs m'aurait donné mille brocards, et les paysans auraient bien rabattu des respects qu'ils me rendaient.

Il y avait déjà près de six années que je vivais fort heureuse avec don Manuel, lorsqu'il mourut. Il me laissa des affaires à débrouiller, et votre sœur Béatrix qui avait quatre ans passés. Le château, qui était

notre unique bien, se trouva par malheur engagé à plusieurs créanciers, dont le principal se nommait Bernard Astuto. Qu'il soutenait bien son nom ! Il exerçait à Valence une charge de procureur, qu'il remplissait en homme consommé dans la procédure, et qui même avait étudié en droit pour faire des injustices. Le terrible créancier ! Un château sous la griffe d'un semblable procureur est comme une colombe dans les serres d'un milan : aussi le seigneur Astuto, dès qu'il sut la mort de mon mari, ne manqua pas de former le siége du château. Il l'aurait indubitablement fait sauter par les mines que la chicane commençait à faire jouer, si mon étoile ne s'en fût mêlée : mais mon bonheur voulut que l'assiégeant devînt mon esclave. Je le charmai dans une entrevue que j'eus avec lui au sujet de ses poursuites. Je n'épargnai rien, je l'avoue, pour lui donner de l'amour ; et l'envie de sauver ma terre me fit essayer sur lui tous les airs de visage qui m'avaient tant de fois si bien réussi. Avec tout mon savoir-faire, je craignais de rater le procureur : il était si enfoncé dans son métier, qu'il ne paraissait

pas susceptible d'une amoureuse impression. Cependant ce sournois, ce grimaud, ce gratte-papier prenait plus de plaisir que je ne pensais à me regarder. Madame, me dit-il, je ne sais point faire l'amour. Je me suis toujours tellement appliqué à ma profession, que cela m'a fait négliger d'apprendre les us et coutumes de la galanterie. Je n'ignore pourtant pas l'essentiel; et pour venir au fait, je vous dirai que, si vous voulez m'épouser, nous brûlerons toute la procédure : j'écarterai les créanciers qui se sont joints à moi pour faire vendre votre terre : vous en aurez le revenu, et votre fille la propriété. L'intérêt de Béatrix et le mien ne me permirent pas de balancer; j'acceptai la proposition. Le procureur tint sa promesse; il tourna ses armes contre les autres créanciers, et m'assura la possession de mon château. C'était peut-être la première fois de sa vie qu'il eût bien servi la veuve et l'orphelin.

Je devins donc procureuse, sans toutefois cesser d'être dame de paroisse. Mais ce nouveau mariage me perdit dans l'esprit de la noblesse de Valence. Les femmes de qualité

me regardèrent comme une personne qui avait dérogé, et ne voulurent plus me voir. Il fallut m'en tenir au commerce des bourgeoises; ce qui ne laissa pas d'abord de me faire un peu de peine, parce que j'étais accoutumée depuis six ans à ne fréquenter que des dames de distinction. Je m'en consolai pourtant bientôt. Je fis connaissance avec une greffière et deux procureuses dont les caractères étaient fort plaisans : il y avait dans leurs manières un ridicule qui me réjouissait. Ces petites demoiselles se croyaient des femmes hors du commun. Hélas! disais-je quelquefois en moi-même, quand je les voyais s'oublier, voilà le monde! chacun s'imagine être au-dessus de son voisin. Je pensais qu'il n'y avait que les comédiennes qui se méconnussent; les bourgeoises, à ce que je vois, ne sont pas plus raisonnables. Je voudrais, pour les punir, qu'on les obligeât à garder dans leurs maisons les portraits de leurs aïeux. Mort de ma vie! elles ne les placeraient pas dans l'endroit le plus éclairé.

Après quatre années de mariage, le seigneur Bernard Astuto tomba malade, et mourut sans enfans. Avec le bien dont il

m'avait avantagée en m'épousant, et celui que je possédais déjà, je me vis une riche douairière : aussi j'en avais la réputation; et sur ce bruit un gentilhomme sicilien, nommé Colifichini, résolut de s'attacher à moi pour me ruiner ou pour m'épouser. Il me laissa la préférence. Il était venu de Palerme pour voir l'Espagne; et, après avoir satisfait sa curiosité, il attendait, disait-il, à Valence l'occasion de repasser en Sicile. Le cavalier n'avait pas vingt-cinq ans; il était bien fait, quoique petit, et sa figure enfin me revenait. Il trouva moyen de me parler en particulier; et, je vous l'avouerai franchement, j'en devins folle dès le premier entretien que j'eus avec lui. De son côté, le petit fripon se montra fort épris de mes charmes. Je crois, Dieu me pardonne, que nous nous serions mariés sur-le-champ, si la mort du procureur, encore toute récente, m'eût permis de contracter sitôt un nouvel engagement. Mais, depuis que je m'étais mise dans le goût des hyménées, je gardais des mesures avec le monde.

Nous convînmes donc de différer notre mariage de quelque temps, par bienséance.

Cependant Colifichini me rendait des soins; et son amour, loin de se ralentir, semblait devenir plus vif de jour en jour. Le pauvre garçon n'était pas trop bien en argent comptant. Je m'en aperçus, et il ne manqua plus d'espèces. Outre que j'avais presque deux fois son âge, je me souvenais d'avoir fait contribuer les hommes dans ma jeunesse; et je regardais ce que je donnais comme une façon de restitution qui acquittait ma conscience. Nous attendîmes, le plus patiemment qu'il nous fut possible, le temps que le respect humain prescrit aux veuves pour se remarier. Lorsqu'il fut arrivé, nous allâmes à l'autel, où nous nous liâmes l'un à l'autre par des nœuds éternels. Nous nous retirâmes ensuite dans mon château, où je puis dire que nous vécûmes pendant deux années moins en époux qu'en tendres amans. Mais, hélas! nous n'étions pas unis tous deux pour être long-temps si heureux: une pleurésie emporta mon cher Colifichini.

J'interrompis en cet endroit ma mère. Eh quoi! madame, lui dis-je, votre troisième époux mourut encore! Il faut que vous soyez une place bien meurtrière. Que vou-

lez-vous, mon fils? me répondit-elle ; puis-je prolonger des jours que le ciel a comptés? Si j'ai perdu trois maris, je n'y saurais que faire. J'en ai fort regretté deux. Celui que j'ai le moins pleuré, c'est le procureur. Comme je ne l'avais épousé que par intérêt, je me consolai facilement de sa perte. Mais, continua-t-elle, pour revenir à Colifichini, je vous dirai que, quelques mois après sa mort, je voulus aller voir par moi-même, auprès de Palerme, une maison de campagne qu'il m'avait assignée pour douaire dans notre contrat de mariage. Je m'embarquai avec ma fille pour passer en Sicile; mais nous avons été prises sur la route par les vaisseaux du bacha d'Alger. On nous a conduites dans cette ville. Heureusement pour nous vous vous êtes trouvé dans la place où l'où voulait nous vendre. Sans cela, nous serions tombées entre les mains de quelque patron barbare qui nous aurait maltraitées, et chez qui peut-être nous aurions été toute notre vie en esclavage, sans que vous eussiez entendu parler.de nous.

Tel fut le récit que fit ma mère. Après quoi, messieurs, je lui donnai le plus bel

appartement de ma maison, avec la liberté de vivre comme il lui plairait; ce qui se trouva fort de son goût. Elle avait une habitude d'aimer formée par tant d'actes réitérés, qu'il lui fallait absolument un amant ou un mari. Elle jeta d'abord les yeux sur quelques-uns de mes esclaves; mais Haly Pégelin, renégat grec, qui venait quelquefois au logis, attira bientôt toute son attention. Elle conçut pour lui plus d'amour qu'elle n'en avait jamais eu pour Colifichini, et elle était si stylée à plaire aux hommes, qu'elle trouva le secret de charmer encore celui-là. Je ne fis pas semblant de m'apercevoir de leur intelligence; je ne songeais alors qu'à m'en retourner en Espagne. Le bacha m'avait déjà permis d'armer un vaisseau pour aller en course et faire le pirate. Cet armement m'occupait; et huit jours avant qu'il fût achevé, je dis à Lucinde : Madame, nous partirons d'Alger incessamment; nous allons perdre de vue ce séjour que vous détestez.

Ma mère pâlit à ces paroles, et garda un silence glacé. J'en fus étrangement surpris. Que vois-je? lui dis-je; d'où vient que vous

m'offrez un visage épouvanté ? Il semble que je vous afflige au lieu de vous causer de la joie. Je croyais vous annoncer une nouvelle agréable en vous apprenant que j'ai tout disposé pour notre départ. Est-ce que vous ne souhaiteriez plus de repasser en Espagne? Non, mon fils, je ne le souhaite plus, répondit ma mère. J'y ai eu tant de chagrin, que j'y renonce pour jamais. Qu'entends-je? m'écriai-je avec douleur; ah ! dites plutôt que c'est l'amour qui vous en détache. Quel changement, ô ciel! Quand vous arrivâtes dans cette ville, tout ce qui se présentait à vos regards vous était odieux; mais Haly Pégelin vous a mise dans une autre disposition. Je ne m'en défends pas, repartit Lucinde; j'aime ce renégat, et j'en veux faire mon quatrième époux. Quel projet! interrompis-je avec horreur; vous, épouser un musulman ! Vous oubliez que vous êtes chrétienne ; ou plutôt, vous ne l'avez été jusqu'ici que de nom. Ah ! ma mère, que me faites-vous envisager? Vous avez résolu votre perte. Vous allez faire volontairement ce que je n'ai fait que par nécessité.

Je lui tins bien d'autres discours encore

pour la détourner de son dessein ; mais je la haranguai fort inutilement, elle avait pris son parti. Elle ne se contenta pas même de suivre son mauvais penchant, et de me quitter pour aller vivre avec ce renégat ; elle voulut emmener avec elle Béatrix. Je m'y opposai. Ah ! malheureuse Lucinde, lui dis-je, si rien n'est capable de vous retenir, abandonnez-vous du moins toute seule à la fureur qui vous possède ; n'entraînez point une jeune innocente dans le précipice où vous courez vous jeter. Lucinde s'en alla sans répliquer. Je crus qu'un reste de raison l'éclairait, et l'empêchait de s'obstiner à demander sa fille. Que je connaissais mal ma mère ! Un de mes esclaves me dit deux jours après : Seigneur, prenez garde à vous. Un captif de Pégelin vient de me faire une confidence dont vous ne sauriez trop tôt profiter. Votre mère a changé de religion, et, pour vous punir de lui avoir refusé Béatrix, elle a formé la résolution d'avertir le bacha de votre fuite. Je ne doutai pas un moment que Lucinde ne fût femme à faire ce que mon esclave me disait. J'avais eu le temps d'étudier la dame, et je m'étais aperçu

qu'à force de jouer des rôles sanguinaires dans les tragédies, elle s'était familiarisée avec le crime. Elle m'aurait fort bien fait brûler tout vif; et je ne crois pas qu'elle eût été plus sensible à ma mort qu'à la catastrophe d'une pièce de théâtre.

Je ne voulus donc pas négliger l'avis que me donnait mon esclave. Je pressai mon embarquement. Je pris des Turcs, selon la coutume des corsaires d'Alger qui vont en course; mais je n'en pris seulement que ce qu'il m'en fallait pour ne pas me rendre suspect, et je sortis du port le plus tôt qu'il me fut possible avec tous mes esclaves et ma sœur Béatrix. Vous jugez bien que je n'oubliai pas d'emporter en même temps ce que j'avais d'argent et de pierreries; ce qui pouvait monter à la valeur de six mille ducats. Lorsque nous fûmes en pleine mer, nous commençâmes par nous assurer des Turcs. Nous les enchaînâmes facilement, parce que mes esclaves étaient en plus grand nombre. Nous eûmes un vent si favorable, que nous gagnâmes en peu de temps les côtes d'Italie. Nous arrivâmes le plus heureusement du monde au port de Livourne, où

je crois que toute la ville accourut pour nous voir débarquer. Le père de mon esclave Azarini se trouva, par hasard ou par curiosité, parmi les spectateurs. Il considérait attentivement tous mes captifs à mesure qu'ils mettaient pied à terre; mais, quoiqu'il cherchât en eux les traits de son fils, il ne s'attendait pas à le revoir. Que de transports, que d'embrassemens suivirent leur reconnaissance quand ils vinrent tous deux à se reconnaître!

Sitôt qu'Azarini eut appris à son père qui j'étais et ce qui m'amenait à Livourne, le vieillard m'obligea, de même que Béatrix, à prendre un logement chez lui. Je passerai sous silence le détail de mille choses qu'il me fallut faire pour rentrer dans le sein de l'église; je dirai seulement que j'abjurai le mahométisme de meilleure foi que je ne l'avais embrassé. Après m'être entièrement purgé de ma gale d'Alger, je vendis mon vaisseau, et donnai la liberté à tous mes esclaves. Pour les Turcs, on les retint dans les prisons de Livourne pour les échanger contre des chrétiens. Je reçus de l'un et de l'autre Azarini toute sorte de bons traite-

mens ; le fils même épousa ma sœur Béatrix, qui n'était pas à la vérité un mauvais parti pour lui, puisqu'elle était fille d'un gentilhomme, et qu'elle avait le château de Xérica, que ma mère avait pris soin de donner à bail à un riche laboureur de Paterna lorsqu'elle voulut passer en Sicile.

De Livourne, après y avoir demeuré quelque temps, je partis pour Florence, que j'avais envie de voir. Je n'y allai pas sans lettres de recommandation. Azarini le père avait des amis à la cour du grand-duc, et il me recommandait à eux comme un gentilhomme espagnol qui était son allié. J'ajoutai le *don* à mon nom, imitant en cela bien des Espagnols roturiers, qui prennent sans façon ce titre d'honneur hors de leur pays. Je me faisais donc effrontément appeler don Raphaël ; et, comme j'avais apporté d'Alger de quoi soutenir dignement ma noblesse, je parus à la cour avec éclat. Les cavaliers, à qui le vieil Azarini avait écrit en ma faveur, y publièrent que j'étais une personne de qualité ; si bien que leur témoignage et les airs que je me donnais me firent passer sans peine pour un homme

d'importance. Je me faufilai bientôt avec les principaux seigneurs, qui me présentèrent au grand-duc. J'eus le bonheur de lui plaire. Je m'attachai à faire ma cour à ce prince et à l'étudier. J'écoutais attentivement ce que ses plus vieux courtisans lui disaient, et par leurs discours je démêlai ses inclinations. Je remarquai, entre autres choses, qu'il aimait les plaisanteries, les bons contes et les bons mots. Je me réglai là-dessus. J'écrivais tous les matins sur mes tablettes les histoires que je voulais lui conter dans la journée. J'en savais une grande quantité; j'en avais, pour ainsi dire, un sac tout plein. J'eus beau toutefois les ménager; mon sac se vida peu à peu, de sorte que j'aurais été obligé de me répéter, ou de faire voir que j'étais au bout de mes apophthegmes, si mon génie fertile en fictions ne m'en eût pas abondamment fourni; mais je composai des contes galans et comiques qui divertirent fort le grand-duc; et, ce qui arrive souvent aux beaux-esprits de profession, je mettais le matin sur mon agenda des bons mots que je donnais l'après-dîner pour des impromptus.

Je m'érigeai même en poëte, et je consacrai ma muse aux louanges du prince. Je demeure d'accord de bonne foi que mes vers n'étaient pas bons ; aussi ne furent-ils pas critiqués; mais, quand ils auraient été meilleurs, je doute qu'ils eussent été mieux reçus du grand-duc. Il en paraissait très-content : la matière peut-être l'empêchait de les trouver mauvais. Quoi qu'il en soit, ce prince prit insensiblement tant de goût pour moi, que cela donna de l'ombrage aux courtisans. Ils voulurent découvrir qui j'étais : ils n'y réussirent point : ils apprirent seulement que j'avais été renégat. Ils ne manquèrent pas de le dire au prince, dans l'espérance de me nuire. Ils n'en vinrent pourtant pas à bout; au contraire, le grand-duc un jour m'obligea de lui faire une relation fidèle de mon voyage d'Alger. Je lui obéis; et mes aventures, que je ne lui déguisai point, le réjouirent infiniment.

Don Raphaël, me dit-il après que j'en eus achevé le récit, j'ai de l'amitié pour vous, et je veux vous en donner une marque qui ne vous permettra pas d'en douter. Je vous fais dépositaire de mes secrets; et pour com-

mencer à vous mettre dans ma confidence, je vous dirai que j'aime la femme d'un de mes ministres. C'est la dame de ma cour la plus aimable, mais en même temps la plus vertueuse. Renfermée dans son domestique, uniquement attachée à un époux qui l'idolâtre, elle semble ignorer le bruit que ses charmes font dans Florence. Jugez si cette conquête est difficile. Cependant cette beauté, tout inaccessible qu'elle est aux amans, a quelquefois entendu mes soupirs. J'ai trouvé moyen de lui parler sans témoins. Elle connaît mes sentimens. Je ne me flatte point de lui avoir inspiré de l'amour; elle ne m'a point donné sujet de former une si agréable pensée. Je ne désespère pas toutefois de lui plaire par ma constance et par la conduite mystérieuse que je prends soin de tenir.

La passion que j'ai pour cette dame, continua-t-il, n'est connue que d'elle seule. Au lieu de suivre mon penchant sans contrainte, et d'agir en souverain, je dérobe à tout le monde la connaissance de mon amour. Je crois devoir ce ménagement à Mascarini: c'est l'époux de la personne que j'aime. Le

zèle et l'attachement qu'il a pour moi, ses services et sa probité m'obligent à me conduire avec beaucoup de secret et de circonspection. Je ne veux pas enfoncer un poignard dans le sein de ce mari malheureux en me déclarant amant de sa femme. Je voudrais qu'il ignorât toujours, s'il est possible, l'ardeur dont je me sens brûler; car je suis persuadé qu'il mourrait de douleur, s'il savait la confidence que je vous fais en ce moment. Je cache donc mes démarches, et j'ai résolu de me servir de vous pour exprimer à Lucrèce tous les maux que me fait souffrir la contrainte que je m'impose. Vous serez l'interprète de mes sentimens. Je ne doute point que vous ne vous acquittiez à merveille de cette commission. Liez commerce avec Mascarini; attachez-vous à gagner son amitié. Introduisez-vous chez lui, et vous ménagez la liberté de parler à sa femme. Voilà ce que j'attends de vous, et ce que je suis assuré que vous ferez avec toute l'adresse et la discrétion que demande un emploi si délicat.

Je promis au grand-duc de faire tout mon possible pour répondre à sa confiance et

contribuer au bonheur de ses feux. Je lui tins bientôt parole. Je n'épargnai rien pour plaire à Mascarini, et j'en vins à bout sans peine. Charmé de voir son amitié recherchée par un homme aimé du prince, il fit la moitié du chemin. Sa maison me fut ouverte. J'eus un libre accès auprès de son épouse ; et j'ose dire que je me composai si bien, qu'il n'eut pas le moindre soupçon de la négociation dont j'étais chargé. Il est vrai qu'il était peu jaloux pour un Italien ; il se reposait sur la vertu de sa Lucrèce ; et, s'enfermant dans son cabinet, il me laissait souvent seul avec elle. Je fis d'abord les choses rondement. J'entretins la dame de l'amour du grand-duc, et lui dis que je ne venais chez elle que pour lui parler de ce prince. Elle ne me parut pas éprise de lui, et je m'aperçus néanmoins que la vanité l'empêchait de rejeter ses soupirs. Elle prenait plaisir à les entendre sans vouloir y répondre. Elle avait de la sagesse, mais elle était femme ; et je remarquais que sa vertu cédait insensiblement à l'image superbe de voir un souverain dans ses fers. Enfin, le prince pouvait justement se flatter que, sans employer

la violence de Tarquin, il verrait Lucrèce rendue à son amour. Un incident toutefois auquel il se serait le moins attendu détruisit ses espérances, comme vous l'allez apprendre.

Je suis naturellement hardi avec les femmes : j'ai contracté cette habitude, bonne ou mauvaise, chez les Turcs. Lucrèce était belle. J'oubliai que je ne devais faire que le personnage d'ambassadeur : je parlai pour mon compte. J'offris mes services à la dame le plus galamment qu'il me fut possible. Au lieu de paraître choquée de mon audace et de me répondre avec colère, elle me dit en souriant : Avouez, don Raphaël, que le grand-duc a fait choix d'un agent fort fidèle et fort zélé : vous le servez avec une intégrité qu'on ne peut assez louer. Madame, dis-je sur le même ton, n'examinons point les choses scrupuleusement. Laissons, je vous prie, les réflexions; je sais bien qu'elles ne me sont pas favorables; mais je m'abandonne au sentiment. Je ne crois pas, après tout, être le premier confident de prince qui ait trahi son maître en matière de galanterie : les grands seigneurs ont souvent dans leurs

Mercures des rivaux dangereux. Cela se peut, reprit Lucrèce; pour moi, je suis fière, et tout autre qu'un prince ne saurait me toucher. Réglez-vous là-dessus, poursuivit-elle en prenant son sérieux, et changeons d'entretien. Je veux bien oublier ce que vous venez de me dire, à condition qu'il ne vous arrivera plus de me tenir de pareils propos; autrement, vous pourrez vous en repentir.

Quoique cela fût un avis au lecteur, et que je dusse en profiter, je ne cessai point d'entretenir de ma passion la femme de Mascarini. Je la pressai même avec plus d'ardeur qu'auparavant de répondre à ma tendresse, et je fus assez téméraire pour vouloir prendre des libertés. La dame alors, s'offensant de mes discours et de mes manières musulmanes, me rompit en visière. Elle me menaça de faire savoir au grand-duc mon insolence, en m'assurant qu'elle le prierait de me punir comme je le méritais. Je fus piqué de ces menaces à mon tour. Mon amour se changea en haine; je résolus de me venger du mépris que Lucrèce m'avait témoigné. J'allai trouver son mari; et,

après l'avoir obligé de jurer qu'il ne me commettrait point, je l'informai de l'intelligence que sa femme avait avec le prince, dont je ne manquai pas de la peindre fort amoureuse, pour rendre la scène plus intéressante. Le ministre, pour prévenir tout accident, renferma sans autre forme de procès son épouse dans un appartement secret, où il la fit étroitement garder par des personnes affidées. Tandis qu'elle était environnée d'argus qui l'observaient et l'empêchaient de donner de ses nouvelles au grand-duc, j'annonçai d'un air triste à ce prince qu'il ne devait plus penser à Lucrèce: je lui dis que Mascarini avait sans doute découvert tout, puisqu'il s'avisait de veiller sur sa femme; que je ne savais pas ce qui pouvait lui avoir donné lieu de me soupçonner, attendu que je croyais m'être toujours conduit avec beaucoup d'adresse; que la dame peut-être avait elle-même avoué tout à son époux, et que, de concert avec lui, elle s'était laissé renfermer pour se dérober à des poursuites qui alarmaient sa vertu. Le prince parut fort affligé de mon rapport. Je fus touché de sa douleur, et je me repentis

plus d'une fois de ce que j'avais fait ; mais il n'était plus temps. D'ailleurs, je le confesse, je sentais une maligne joie quand je me représentais la situation où j'avais réduit l'orgueilleuse qui avait dédaigné mes vœux.

Je goûtais impunément le plaisir de la vengeance, qui est si doux à tout le monde, et principalement aux Espagnols, lorsqu'un jour le grand-duc, étant avec cinq ou six seigneurs de sa cour, et moi, nous dit : De quelle manière jugeriez-vous à propos qu'on punît un homme qui aurait abusé de la confidence de son prince et voulu lui ravir sa maîtresse ? Il faudrait, dit un des courtisans, le faire tirer à quatre chevaux. Un autre fut d'avis qu'on l'assommât et le fît mourir sous le bâton. Le moins cruel de ces Italiens, et celui qui opina le plus favorablement pour le coupable, dit qu'il se contenterait de le faire précipiter du haut d'une tour en bas. Et don Raphaël, reprit alors le grand-duc, de quelle opinion est-il ? Je suis persuadé que les Espagnols ne sont pas moins sévères que les Italiens dans de semblables conjonctures.

Je compris bien, comme vous pouvez penser, que Mascarini n'avait pas gardé son serment, ou que sa femme avait trouvé moyen d'instruire le prince de ce qui s'était passé entre elle et moi. On remarquait sur mon visage le trouble qui m'agitait. Cependant, tout troublé que j'étais, je répondis d'un ton ferme au grand-duc : Seigneur, les Espagnols sont plus généreux ; ils pardonneraient en cette occasion au confident, et feraient naître, par cette bonté, dans son ame, un regret éternel de les avoir trahis. Hé bien, me dit le prince, je me sens capable de cette générosité ; je pardonne au traître : aussi-bien je ne dois m'en prendre qu'à moi-même d'avoir donné ma confiance à un homme que je ne connaissais point, et dont j'avais sujet de me défier après tout ce qu'on m'en avait dit. Don Raphaël, ajouta-t-il, voici de quelle manière je veux me venger de vous. Sortez incessamment de mes états, et ne paraissez plus devant moi. Je me retirai sur-le-champ, moins affligé de ma disgrâce que ravi d'en être quitte à si bon marché. Je m'embarquai dès le lendemain dans un vaisseau de Bar-

celonne qui sortit du port de Livourne pour s'en retourner.

J'interrompis don Raphaël dans cet endroit de son histoire. Pour un homme d'esprit, lui dis-je, vous fîtes, ce me semble, une grande faute de ne pas quitter Florence immédiatement après avoir découvert à Mascarini l'amour du prince pour Lucrèce. Vous deviez bien vous imaginer que le grand-duc ne tarderait pas à savoir votre trahison. J'en demeure d'accord, répondit le fils de Lucinde : aussi, malgré l'assurance que le ministre me donna de ne me point exposer au ressentiment du prince, je me proposai de disparaître au plus tôt.

J'arrivai à Barcelonne, continua-t-il, avec le reste des richesses que j'avais apportées d'Alger, et dont j'avais dissipé la meilleure partie à Florence en faisant le gentilhomme espagnol. Je ne demeurai pas long-temps en Catalogne. Je mourais d'envie de revoir Madrid, le lieu charmant de ma naissance; et je satisfis le plus tôt qu'il me fut possible le désir qui me pressait. En arrivant dans cette ville, j'allai loger par hasard dans un hôtel garni où demeurait une dame qu'on

appelait Camille. ¡Quoiqu'elle fût hors de minorité, c'était une créature fort piquante : j'en atteste le seigneur Gil Blas, qui l'a vue à Valladolid presque dans le même temps. Elle avait encore plus d'esprit que de beauté, et jamais aventurière n'a eu plus de talent pour amorcer les dupes. Mais elle ne ressemblait point à ces coquettes qui mettent à profit la reconnaissance de leurs amans. Venait-elle de dépouiller un homme d'affaires, elle en partageait les dépouilles avec le premier chevalier de tripot qu'elle trouvait à son gré.

Nous nous aimâmes l'un l'autre dès que nous nous vîmes, et la conformité de nos inclinations nous lia si étroitement, que nous fûmes bientôt en communauté de biens. Nous n'en avions pas, à la vérité, de considérables, et nous les mangeâmes en peu de temps. Nous ne songions par malheur tous deux qu'à nous plaire, sans faire le moindre usage des dispositions que nous avions à vivre aux dépens d'autrui. La misère enfin réveilla nos génies que le plaisir avait engourdis. Mon cher Raphaël, me dit Camille, faisons diversion, mon ami; ces-

sons de garder une fidélité qui nous ruine. Vous pouvez entêter une riche veuve, je puis charmer quelque vieux seigneur ; si nous continuons à nous être fidèles, voilà deux fortunes manquées. Belle Camille, lui répondis-je, vous me prévenez ; j'allais vous faire la même proposition. J'y consens, ma reine. Oui, pour mieux entretenir notre mutuelle ardeur, tentons d'utiles conquêtes. Les infidélités que nous nous ferons deviendront des triomphes pour nous.

Cette convention faite, nous nous mîmes en campagne. Nous nous donnâmes d'abord de grands mouvemens sans pouvoir rencontrer ce que nous cherchions. Camille ne trouvait que des petits-maîtres, ce qui suppose des amans qui n'avaient pas le sou ; et moi, que des femmes qui aimaient mieux lever des contributions que d'en payer. Comme l'amour se refusait à nos besoins, nous eûmes recours aux fourberies. Nous en fîmes tant et tant, que le corrégidor en entendit parler ; et ce juge, sévère en diable, chargea un de ses alguazils de nous arrêter ; mais l'aguazil, aussi bon que le corrégidor était mauvais, nous laissa le loisir de sortir

de Madrid pour une petite somme que nous lui donnâmes. Nous prîmes la route de Valladolid, et nous allâmes nous établir dans cette ville. J'y louai une maison où je logeai avec Camille, que je fis passer pour ma sœur, de peur de scandale. Nous tînmes d'abord notre industrie en bride, et nous commençâmes d'étudier le terrain avant que de former aucune entreprise.

Un jour un homme m'aborda dans la rue, me salua très-civilement, et me dit : Seigneur don Raphaël, me reconnaissez-vous? Je lui répondis que non. Et moi, reprit-il, je vous remets parfaitement. Je vous ai vu à la cour de Toscane, et j'étais alors garde du grand-duc. Il y a quelques mois, ajouta-t-il, que j'ai quitté le service de ce prince. Je suis venu en Espagne avec un Italien des plus subtils : nous sommes à Valladolid depuis trois semaines. Nous demeurons avec un Castillan et un Galicien, qui sont sans contredit deux honnêtes garçons. Nous vivons ensemble du travail de nos mains. Nous faisons bonne chère, et nous nous divertissons comme des princes. Si vous voulez vous joindre à nous, vous

serez agréablement reçu de mes confrères ; car vous m'avez toujours paru un galant homme, peu scrupuleux de votre naturel, et profès dans notre ordre.

La franchise de ce fripon excita la mienne. Puisque vous me parlez à cœur ouvert, lui dis-je, vous méritez que je m'explique de même avec vous. Véritablement je ne suis pas novice dans votre profession ; et si ma modestie me permettait de conter mes exploits, vous verriez que vous n'avez pas jugé trop avantageusement de moi ; mais je laisse là les louanges, et je me contenterai de vous dire, en acceptant la place que vous m'offrez dans votre compagnie, que je ne négligerai rien pour vous prouver que je n'en suis pas indigne. Je n'eus pas sitôt dit à cet ambidextre que je consentais d'augmenter le nombre de ses camarades, qu'il me conduisit où ils étaient, et là je fis connaissance avec eux. C'est dans cet endroit que je vis pour la première fois l'illustre Ambroise de Lamela. Ces messieurs m'interrogèrent sur l'art de s'approprier finement le bien du prochain. Ils voulurent savoir si j'avais des principes ; mais je leur montrai bien des

tours qu'ils ignoraient, et qu'ils admirèrent. Ils furent encore plus étonnés lorsque, méprisant la subtilité de ma main, comme une chose trop ordinaire, je leur dis que j'excellais dans les fourberies qui demandent de l'esprit. Pour le leur persuader, je leur racontai l'aventure de Jérôme de Moyadas; et, sur le simple récit que j'en fis, ils me trouvèrent un génie si supérieur, qu'ils me choisirent d'une commune voix pour leur chef. Je justifiai bien leur choix par une infinité de friponneries que nous fîmes, et dont je fus, pour ainsi parler, la cheville ouvrière. Quand nous avions besoin d'une actrice pour nous seconder dans le besoin, nous nous servions de Camille, qui jouait à ravir tous les rôles qu'on lui donnait.

Dans ce temps-là notre confrère Ambroise fut tenté de revoir sa patrie. Il partit pour la Galice, en nous assurant que nous pouvions compter sur son retour. Il contenta son envie; et comme il s'en revenait, étant allé à Burgos pour y faire quelque coup, un hôtelier de sa connaissance le mit au service du seigneur Gil Blas de Santillane, dont il n'oublia pas de lui apprendre les affaires.

Seigneur Gil Blas, poursuivit don Raphaël en m'adressant la parole, vous savez de quelle manière nous vous dévalisâmes dans un hôtel garni de Valladolid. Je ne doute pas que vous n'ayez soupçonné Ambroise d'avoir été le principal instrument de ce vol, et vous avez eu raison. Il vint nous trouver en arrivant ; il nous exposa l'état où vous étiez, et messieurs les entrepreneurs se réglèrent là-dessus. Mais vous ignorez les suites de cette aventure ; je vais vous en instruire. Nous enlevâmes, Ambroise et moi, votre valise ; et tous deux montés sur vos mules nous prîmes le chemin de Madrid, sans nous embarrasser de Camille ni de nos camarades, qui furent sans doute aussi surpris que vous de ne nous pas revoir le lendemain.

Nous changeâmes de dessein la seconde journée. Au lieu d'aller à Madrid, d'où je n'étais pas sorti sans raison, nous passâmes par Zebreros, et continuâmes notre route jusqu'à Tolède. Notre premier soin dans cette ville fut de nous habiller fort proprement ; puis, nous donnant pour deux frères galiciens qui voyageaient par curiosité, nous connûmes bientôt de fort honnêtes gens.

J'étais si accoutumé à faire l'homme de qualité, qu'on s'y méprit aisément ; et comme on éblouit d'ordinaire par la dépense, nous jetâmes de la poudre aux yeux de tout le monde par les fêtes galantes que nous commençâmes à donner aux dames. Parmi les femmes que je voyais il y en eut une qui me toucha. Je la trouvai plus belle que Camille, et beaucoup plus jeune. Je voulus savoir qui elle était ; j'appris qu'elle se nommait Violante, et qu'elle avait épousé un cavalier qui, déjà las de ses caresses, courait après celles d'une courtisanne qu'il aimait. Je n'eus pas besoin qu'on m'en dît davantage pour me déterminer à établir Violante dame souveraine de mes pensées.

Elle ne tarda guère à s'apercevoir de sa conquête. Je commençai à suivre partout ses pas, et à faire cent folies pour lui persuader que je ne demandais pas mieux que de la consoler des infidélités de son époux. La belle fit là-dessus ses réflexions, qui furent telles, que j'eus enfin le plaisir de connaître que mes intentions étaient approuvées. Je reçus d'elle un billet en réponse

à plusieurs que je lui avais fait tenir par une de ces vieilles qui sont d'une si grande commodité en Espagne et en Italie. La dame me mandait que son mari soupait tous les soirs chez sa maîtresse, et ne revenait au logis que fort tard. Je compris bien ce que cela signifiait. Dès la même nuit j'allai sous les fenêtres de Violante, et je liai avec elle une conversation des plus tendres. Avant que de nous séparer, nous convînmes que toutes les nuits, à pareille heure, nous pourrions nous entretenir de la même manière, sans préjudice de tous les autres actes de galanterie qu'il nous serait permis d'exercer le jour.

Jusque-là don Balthasar (ainsi se nommait l'époux de Violante) en avait été quitte à bon marché; mais je voulais aimer physiquement, et je me rendis un soir sous les fenêtres de la dame, dans le dessein de lui dire que je ne pouvais plus vivre si je n'avais un tête-à-tête avec elle dans un lieu plus convenable à l'excès de mon amour; ce que je n'avais pu encore obtenir d'elle. Mais, comme j'arrivais, je vis venir dans la rue un homme qui semblait m'observer. En

effet, c'était le mari qui revenait de chez sa courtisanne de meilleure heure qu'à l'ordinaire, et qui, remarquant un cavalier près de sa maison, au lieu d'y entrer, se promenait dans la rue. Je demeurai quelque temps incertain de ce que je devais faire. Enfin je pris le parti d'aborder don Balthasar, que je ne connaissais point, et dont je n'étais pas connu. Seigneur cavalier, lui dis-je, laissez-moi, je vous prie, la rue libre pour cette nuit; j'aurai une autre fois la même complaisance pour vous. Seigneur, me répondit-il, j'allais vous faire la même prière. Je suis amoureux d'une fille que son frère fait soigneusement garder, et qui demeure à vingt pas d'ici. Je souhaiterais qu'il n'y eût personne dans la rue. Il y a, repris-je, moyen de nous satisfaire tous deux sans nous incommoder; car, ajoutai-je en lui montrant sa propre maison, la dame que je sers loge là. Il faut même que nous nous secourions, si l'un ou l'autre vient à être attaqué. J'y consens, repartit-il: je vais à mon rendez-vous, et nous nous épaulerons s'il en est besoin. A ces mots, il me quitta, mais c'était pour mieux m'observer; ce que

l'obscurité de la nuit lui permettait de faire impunément.

Pour moi, je m'approchai de bonne foi du balcon de Violante Elle parut bientôt, et nous commençâmes à nous entretenir. Je ne manquai pas de presser ma reine de m'accorder un entretien secret dans quelque endroit particulier. Elle résista un peu à mes instances pour augmenter le prix de la grâce que je demandais ; puis, me jetant un billet qu'elle tira de sa poche : Tenez, me dit-elle, vous trouverez dans cette lettre la promesse d'une chose dont vous m'importunez tant. Ensuite elle se retira, parce que l'heure à laquelle son mari revenait ordinairement approchait. Je serrai le billet, et je m'avançai vers le lieu où don Balthasar m'avait dit qu'il avait affaire. Mais cet époux, qui s'était fort bien aperçu que j'en voulais à sa femme, vint au devant de moi, et me dit : Hé bien, seigneur cavalier, êtes-vous content de votre bonne fortune ? J'ai sujet de l'être, lui répondis-je. Et vous, qu'avez-vous fait ? l'amour vous a-t-il favorisé ? Hélas! non, repartit-il : le maudit frère de la beauté que j'aime est de retour d'une maison de

campagne d'où nous avions cru qu'il ne reviendrait que demain. Ce contre-temps m'a sevré du plaisir dont je m'étais flatté.

Nous nous fîmes, don Balthasar et moi, des protestations d'amitié; et, pour en serrer les nœuds, nous nous donnâmes rendez-vous le lendemain matin dans la grande place. Ce cavalier, après que nous nous fûmes séparés, entra chez lui, et ne fit nullement connaître à Violante qu'il sût de ses nouvelles. Il se trouva le jour suivant dans la grande place; j'y arrivai un moment après lui. Nous nous saluâmes avec des démonstrations d'amitié aussi perfides d'un côté que sincères de l'autre. Ensuite l'artificieux don Balthasar me fit une fausse confidence de son intrigue avec la dame dont il m'avait parlé la nuit précédente. Il me raconta là-dessus une longue fable qu'il avait composée, et tout cela pour m'engager à lui dire à mon tour de quelle façon j'avais fait connaissance avec Violante. Je ne manquai pas de donner dans le piége; j'avouai tout avec la plus grande franchise du monde. Je montrai même le billet que j'avais reçu d'elle, et je lus ces paroles qu'il contenait,

J'irai demain dîner chez dona Inès. Vous savez où elle demeure. C'est dans la maison de cette fidèle amie que je prétends avoir un tête-à-tête avec vous. Je ne puis vous refuser plus long-temps cette faveur, que vous me paraissez mériter.

Voilà, dit don Balthasar, un billet qui vous promet le prix de vos feux. Je vous félicite par avance du bonheur qui vous attend. Il ne laissait pas, en parlant de la sorte, d'être un peu déconcerté; mais il déroba facilement à mes yeux son trouble et son embarras. J'étais si plein de mes espérances, que je ne me mettais guère en peine d'observer mon confident, qui fut obligé toutefois de me quitter, de peur que je ne m'aperçusse enfin de son agitation. Il courut avertir son beau-frère de cette aventure. J'ignore ce qui se passa entre eux; je sais seulement que don Balthasar vint frapper à la porte de dona Inès dans le temps que j'étais chez cette dame avec Violante. Nous sûmes que c'était lui, et je me sauvai par une porte de derrière avant qu'il fût entré. D'abord que j'eus disparu, les femmes, que l'arrivée imprévue de ce mari avait trou-

blées, se rassurèrent, et le reçurent avec tant d'effronterie, qu'il se douta bien qu'on m'avait caché ou fait évader. Je ne vous dirai point ce qu'il dit à dona Inès et à sa femme; c'est une chose qui n'est pas venue à ma connaissance.

Cependant, sans soupçonner encore que je fusse la dupe de don Balthasar, je sortis en le maudissant, et je retournai à la grande place où j'avais donné rendez-vous à Lamela. Je ne l'y trouvai point. Il avait aussi ses petites affaires, et le fripon était plus heureux que moi. Comme je l'attendais, je vis arriver mon perfide confident, qui avait un air gai. Il me joignit, et me demanda en riant des nouvelles de mon tête-à-tête avec ma nymphe chez dona Inès. Je ne sais, lui dis-je, quel démon jaloux de mes plaisirs se plaît à les traverser; mais tandis que, seul avec ma dame, je la pressais de faire mon bonheur, son mari, que le ciel confonde, est venu frapper à la porte de la maison. Il a fallu promptement songer à me retirer. Je suis sorti par une porte de derrière, en donnant à tous les diables le fâcheux qui rompait toutes mes mesures. J'en ai un véritable cha-

grin, s'écria don Balthasar, qui sentait une secrète joie de voir ma peine. Voilà un impertinent mari, je vous conseille de ne lui point faire de quartier. Oh! je suivrai vos conseils, lui répliquai-je, et je puis vous assurer que son honneur passera le pas cette nuit. Sa femme, quand je l'ai quittée, m'a dit de ne me pas rebuter pour si peu de chose; que je ne manque pas de me rendre sous ses fenêtres de meilleure heure qu'à l'ordinaire; qu'elle est résolue à me faire entrer chez elle; mais qu'à tout hasard j'aie la précaution de me faire escorter par deux ou trois amis, de crainte de surprise. Que cette dame est prudente! dit-il. Je m'offre à vous accompagner. Ah! mon cher ami, m'écriai-je tout transporté de joie, et jetant mes bras au cou de don Balthasar, que je vous ai d'obligation! Je ferai plus, reprit-il, je connais un jeune homme qui est un César; il sera de la partie, et vous pourrez alors vous reposer hardiment sur une pareille escorte.

Je ne savais que dire à ce nouvel ami pour le remercier, tant j'étais charmé de son zèle. Enfin j'acceptai les secours qu'il m'offrait; et, nous donnant rendez-vous sous le balcon

de Violante à l'entrée de la nuit, nous nous séparâmes. Il alla trouver son beau-frère, qui était le César en question; et moi je me promenai jusqu'au soir avec Lamela, qui, bien qu'étonné de l'ardeur avec laquelle don Balthasar entrait dans mes intérêts, ne s'en défia pas plus que moi. Nous donnions tête baissée dans le panneau. Je conviens que cela n'était guère pardonnable à des gens comme nous. Quand je jugeai qu'il était temps de me présenter devant les fenêtres de Violante, Ambroise et moi nous y parûmes armés de bonnes rapières. Nous y trouvâmes le mari de ma dame avec un autre homme qui nous attendaient de pied ferme. Don Balthasar m'aborda; et me montrant son beau-frère, il me dit: Seigneur, voici le cavalier dont je vous ai tantôt vanté la bravoure. Introduisez-vous chez votre maîtresse, et qu'aucune inquiétude ne vous empêche de jouir d'une parfaite félicité.

Après quelques complimens de part et d'autre, je frappai à la porte de Violante. Une espèce de duègne vint ouvrir. J'entrai; et sans prendre garde à ce qui se passait derrière moi, je m'avançai dans une salle où

était cette dame. Pendant que je la saluais, les deux traîtres qui m'avaient suivi dans la maison, et qui en avaient fermé la porte si brusquement après eux, qu'Ambroise était resté dans la rue, se découvrirent. Vous vous imaginez bien qu'il en fallut alors découdre. Ils me chargèrent tous deux en même temps; mais je leur fis voir du pays. Je les occupai l'un et l'autre de manière qu'ils se repentirent peut-être de n'avoir pas pris une voie plus sûre pour se venger. Je perçai l'époux. Son beau-frère, le voyant hors de combat, gagna la porte, que la duègne et Violante avaient ouverte pour se sauver tandis que nous nous battions. Je le poursuivis jusque dans la rue, où je rejoignis Lamela, qui, n'ayant pu tirer un seul mot des femmes qu'il avait vues fuir, ne savait précisément ce qu il devait juger du bruit qu'il venait d'entendre. Nous retournâmes à notre auberge : nous prîmes ce que nous y avions de meilleur, et, montant sur nos mules, nous sortîmes de la ville sans attendre le jour.

Nous comprîmes bien que cette affaire pourrait avoir des suites, et qu'on ferait

dans Tolède des perquisitions que nous n'avions pas tort de prévenir. Nous allâmes coucher à Villarubia. Nous logeâmes dans une hôtellerie où, quelque temps après nous, il arriva un marchand de Tolède qui allait à Ségorbe. Nous soupâmes avec lui. Il nous conta l'aventure tragique du mari de Violante; et il était si éloigné de nous soupçonner d'y avoir part, que nous lui fîmes hardiment toutes sortes de questions. Messieurs, nous dit-il, comme je partais ce matin, j'ai appris ce triste événement. On cherchait partout Violante, et l'on m'a dit que le corrégidor, qui est parent de don Balthasar, a résolu de ne rien épargner pour découvrir les auteurs de ce meurtre. Voilà tout ce que je sais.

Je ne fus guère alarmé des recherches du corrégidor de Tolède. Cependant je formai une résolution de sortir promptement de la Castille nouvelle. Je fis réflexion que Violante retrouvée avouerait tout, et que, sur le portrait qu'elle ferait de ma personne à la justice, on mettrait des gens à mes trousses. Cela fut cause que dès le jour suivant nous évitâmes le grand chemin par précaution.

Heureusement Lamela connaissait les trois quarts de l'Espagne, et savait par quels détours nous pouvions sûrement nous rendre en Aragon. Au lieu d'aller tout droit à Cuença, nous nous engageâmes dans les montagnes qui sont devant cette ville; et, par des sentiers qui n'étaient pas inconnus à mon guide, nous arrivâmes devant une grotte qui me parut avoir tout l'air d'un ermitage. Effectivement, c'était celui où vous êtes venus hier au soir me demander un asile.

Pendant que j'en considérais les environs, qui offraient à ma vue un paysage des plus charmans, mon compagnon me dit : Il y a six ans que je passai par ici. Dans ce temps-là, cette grotte servait de retraite à un vieil ermite qui me reçut charitablement. Il me fit part de ses provisions. Je me souviens que c'était un saint homme, et qu'il me tint des discours qui pensèrent me détacher du monde. Il vit peut-être encore; je vais m'en éclaircir. En achevant ces mots, le curieux Ambroise descendit de dessus sa mule, et entra dans l'ermitage. Il y demeura quelques momens, puis il revint; et m'appelant:

Venez, me dit-il, don Raphaël, venez voir une chose très-touchante. Je mis aussitôt pied à terre. Nous attachâmes nos mules à des arbres, et je suivis Lamela dans la grotte, où j'aperçus sur un grabat un vieil anachorète tout étendu, pâle et mourant. Une barbe blanche et fort épaisse lui couvrait l'estomac, et l'on voyait dans ses mains jointes un grand rosaire entrelacé. Au bruit que nous fîmes en nous approchant de lui, il ouvrit des yeux que la mort déjà commençait à fermer, et après nous avoir envisagés un instant : *Qui que vous soyez*, nous dit-il, *mes frères, profitez du spectacle qui se présente à vos regards. J'ai passé quarante années dans le monde, et soixante dans cette solitude. Ah ! qu'en ce moment le temps que j'ai donné à mes plaisirs me paraît long, et qu'au contraire celui que j'ai consacré à la pénitence me semble court ! Hélas ! je crains que les austérités de frère Juan n'aient pas assez expié les péchés du licencié don Juan de Solis.*

Il n'eut pas achevé ces mots, qu'il expira. Nous fûmes frappés de cette mort. Ces sortes d'objets font toujours quelque impression

sur les plus grands libertins même ; mais nous n'en fûmes pas long-temps touchés. Nous oubliâmes bientôt ce qu'il venait de nous dire, et nous commençâmes à faire un inventaire de tout ce qui était dans l'ermitage ; ce qui ne nous occupa pas infiniment, tous les meubles consistant dans ceux que vous avez pu remarquer dans la grotte. Le frère Juan n'était pas seulement mal meublé, il avait encore une très-mauvaise cuisine. Nous ne trouvâmes chez lui, pour toutes provisions, que des noisettes et quelques grignons de pain d'orge fort durs, que les gencives du saint homme n'avaient apparemment pas pu broyer. Je dis ses gencives, car nous remarquâmes que toutes les dents lui étaient tombées. Tout ce que cette demeure solitaire contenait, tout ce que nous considérions nous faisait regarder ce bon anachorète comme un saint. Une chose seule nous choqua : nous ouvrîmes un papier plié en forme de lettre, qu'il avait mis sur une table, et par lequel il priait la personne qui lirait ce billet de porter son rosaire et ses sandales à l'évêque de Cuença. Nous ne savions dans quel esprit ce nouveau

père du désert pouvait avoir envie de faire un pareil présent à son évêque : cela nous semblait blesser l'humilité, et nous paraissait d'un homme qui voulait trancher du bienheureux. Peut-être aussi n'y avait-il là-dedans que de la simplicité ; c'est ce que je ne déciderai point.

En nous entretenant là-dessus, il vint une idée assez plaisante à Lamela. Demeurons, me dit-il, dans cet ermitage. Déguisons-nous en ermites. Enterrons le frère Juan. Vous passerez pour lui ; et moi, sous le nom de frère Antoine, j'irai quêter dans les villes et les bourgs voisins. Outre que nous serons à couvert des perquisitions du corrégidor, car je ne pense pas qu'on s'avise de nous venir chercher ici, j'ai à Cuença de bonnes connaissances que nous pourrons entretenir. J'approuvai cette bizarre imagination, moins pour les raisons qu'Ambroise me disait que par fantaisie, et comme pour jouer un rôle dans une pièce de théâtre. Nous fîmes une fosse à trente ou quarante pas de la grotte, et nous y enterrâmes modestement le vieil anachorète, après l'avoir dépouillé de ses habits, c'est-à-dire d'une simple robe que

nouait par le milieu une ceinture de cuir. Nous lui coupâmes aussi la barbe pour m'en faire une postiche; et enfin, après ses funérailles, nous prîmes possession de l'ermitage.

Nous fîmes fort mauvaise chère le premier jour, il nous fallut vivre des provisions du défunt; mais le lendemain, avant le lever de l'aurore, Lamela se mit en campagne avec les deux mules, qu'il alla vendre à Toralva, et le soir il revint chargé de vivres et d'autres choses qu'il avait achetées. Il en apporta tout ce qui était nécessaire pour nous travestir. Il se fit lui-même une robe de bure, et une petite barbe rousse de crin de cheval, qu'il s'attacha si artistement aux oreilles, qu'on eût juré qu'elle était naturelle. Il n'y a point de garçon au monde plus adroit que lui. Il tressa aussi la barbe du frère Juan, il me l'appliqua, et mon bonnet de laine brune achevait de couvrir l'artifice. On peut dire que rien ne manquait à notre déguisement. Nous nous trouvions l'un l'autre si plaisamment équipés, que nous ne pouvions sans rire nous regarder sous ces habits, qui véritablement ne nous con-

venaient guère. Avec la robe de frère Juan, j'avais son rosaire et ses sandales, dont je ne me fis pas un scrupule de priver l'évêque de Cuença.

Il y avait déjà trois jours que nous étions dans l'ermitage, sans y avoir vu paraître personne ; mais le quatrième il entra dans la grotte deux paysans. Ils apportaient du pain, du fromage et des ognons au défunt, qu'ils croyaient encore vivant. Je me jetai sur notre grabat dès que je les aperçus, et il ne me fut pas difficile de les tromper. Outre qu'on ne voyait point assez pour pouvoir bien distinguer mes traits, j'imitai le mieux que je pus le son de la voix du frère Juan, dont j'avais entendu les dernières paroles. Ils n'eurent aucun soupçon de cette supercherie : ils parurent seulement étonnés de rencontrer là un autre ermite ; mais Lamela, remarquant leur surprise, leur dit d'un air hypocrite : Mes frères, ne soyez pas surpris de me voir dans cette solitude. J'ai quitté un ermitage que j'avais en Aragon pour venir ici tenir compagnie au vénérable et discret frère Juan, qui, dans l'extrême vieillesse où il est, a besoin d'un

camarade qui puisse pourvoir à ses besoins. Les paysans donnèrent à la charité d'Ambroise des louanges infinies, et témoignèrent qu'ils étaient bien aises de pouvoir se vanter d'avoir deux saints personnages dans leur contrée.

Lamela, chargé d'une grande besace qu'il n'avait point oublié d'acheter, alla pour la première fois quêter dans la ville de Cuença, qui n'est éloignée de l'ermitage que d'une petite lieue. Avec l'extérieur pieux qu'il a reçu de la nature, et l'art de le faire valoir qu'il possède au suprême degré, il ne manqua pas d'exciter les personnes charitables à lui faire l'aumône. Il remplit sa besace de leurs libéralités. Monsieur Ambroise, lui dis-je à son retour, je vous félicite de l'heureux talent que vous avez pour attendrir les âmes chrétiennes. Vive Dieu! l'on dirait que vous avez été frère quêteur chez les capucins. J'ai fait bien autre chose que remplir mon bissac, me répondit-il. Vous saurez que j'ai déterré certaine nymphe appelée Barbe, que j'aimais autrefois. Je l'ai trouvée bien changée : elle s'est mise comme nous dans la dévotion. Elle

demeure avec deux ou trois autres béates qui édifient le monde en public, et mènent une vie scandaleuse en particulier. Elle ne me reconnaissait pas d'abord. Comment donc, lui ai-je dit, madame Barbe, est-il possible que vous ne remettiez point un de vos anciens amis, votre serviteur Ambroise? Par ma foi, seigneur de Lamela, s'est-elle écriée, je ne me serais jamais attendue à vous revoir sous les habits que vous portez. Par quelle aventure êtes-vous devenu ermite? C'est ce que je ne puis vous raconter présentement, lui ai-je reparti; le détail est un peu long : mais je viendrai demain au soir satisfaire votre curiosité. De plus, je vous amènerai le frère Juan, mon compagnon. Le frère Juan, a-t-elle interrompu, ce bon ermite qui a un ermitage auprès de cette ville? Vous n'y pensez pas; on dit qu'il a plus de cent ans. Il est vrai, lui ai-je dit, qu'il a eu cet âge-là; mais il a bien rajeuni depuis quelques jours : il n'est pas plus vieux que moi. Eh bien, qu'il vienne avec vous, a répliqué Barbe : je vois bien qu'il y a du mystère là-dessous.

Nous ne manquâmes pas le lendemain,

dès qu'il fut nuit, d'aller chez ces bigotes, qui, pour nous mieux recevoir, avaient préparé un grand repas. Nous ôtâmes d'abord nos barbes et nos habits d'anachorètes, et sans façon nous fîmes connaître à ces princesses qui nous étions. De leur côté, de peur de demeurer en reste de franchise avec nous, elles nous montrèrent de quoi sont capables de fausses dévotes quand elles bannissent la grimace. Nous passâmes presque toute la nuit à table, et nous ne nous retirâmes à notre grotte qu'un moment avant le jour. Nous y retournâmes bientôt après, ou, pour mieux dire, nous fîmes la même chose pendant trois mois, et nous mangeâmes avec ces créatures plus des deux tiers de nos espèces. Mais un jaloux qui a tout découvert en a informé la justice, qui doit aujourd'hui se transporter à l'ermitage pour se saisir de nos personnes. Hier Ambroise, en quêtant à Cuença, rencontra une de nos béates qui lui donna un billet, et lui dit : Une femme de mes amies m'écrit cette lettre que j'allais vous envoyer par un homme exprès. Montrez-la au frère Juan, et prenez vos mesures là-dessus. C'est ce

billet, messieurs, que Lamela m'a mis entre les mains devant vous, et qui nous a si brusquement fait quitter notre demeure solitaire.

CHAPITRE II.

Du conseil que don Raphaël et ses auditeurs tinrent ensemble, et de l'aventure qui leur arriva lorsqu'ils voulurent sortir du bois.

Quand don Raphaël eut achevé de conter son histoire, dont le récit me parut un peu lóng, don Alphonse, par politesse, lui témoigna qu'elle l'avait fort diverti. Après cela, le seigneur Ambroise prit la parole, et l'adressant au compagnon de ses exploits: Don Raphaël, lui dit-il, songez que le soleil se couche. Il serait à propos, ce me semble, de délibérer sur ce que nous avons à faire. Vous avez raison, lui répondit son camarade; il faut déterminer l'endroit où nous voulons aller. Pour moi, reprit Lamela, je suis d'avis que nous nous remettions en chemin sans perdre de temps, que

nous gagnions Requena cette nuit, et que demain nous entrions dans le royaume de Valence, où nous donnerons l'essor à notre industrie. Je pressens que nous y ferons de bons coups. Son confrère, qui croyait là-dessus ses pressentimens infaillibles, se rangea de son opinion. Pour don Alphonse et moi, comme nous nous laissions conduire par ces deux honnêtes gens, nous attendîmes sans rien dire le résultat de la conférence.

Il fut donc résolu que nous prendrions la route de Requena, et nous commençâmes à nous y disposer. Nous fîmes un repas semblable à celui du matin, puis nous chargeâmes le cheval de l'outre et du reste de nos provisions. Ensuite, la nuit qui survint nous prêtant l'obscurité dont nous avions besoin pour marcher sûrement, nous voulûmes sortir du bois; mais nous n'eûmes pas fait cent pas, que nous découvrîmes entre les arbres une lumière qui nous donna beaucoup à penser. Que signifie cela? dit don Raphaël; ne serait-ce point les furets de la justice de Cuença qu'on aurait mis sur nos traces, et qui, nous sentant dans cette fo-

rêt, nous y viendraient chercher? Je ne le crois pas, dit Ambroise; ce sont plutôt des voyageurs. La nuit les aura surpris, et ils seront entrés dans ce bois pour y attendre le jour. Mais, ajouta-t-il, je puis me tromper; je vais reconnaître ce que c'est. Demeurez ici tous trois; je serai de retour dans un moment. A ces mots, il s'avance vers la lumière qui n'était pas fort éloignée; il s'en approche à pas de loup. Il écarte doucement les feuilles et les branches qui s'opposent à son passage, et regarde avec toute l'attention que la chose lui paraît mériter. Il vit sur l'herbe, autour d'une chandelle qui brûlait dans une motte de terre, quatre hommes assis qui achevaient de manger un pâté et de vider une assez grosse outre qu'ils baisaient à la ronde. Il aperçut encore à quelques pas d'eux une femme et un cavalier attachés à des arbres; et un peu plus loin une chaise roulante, avec deux mules richement caparaçonnées. Il jugea d'abord que les hommes assis devaient être des voleurs; et les discours qu'il leur entendit tenir, lui firent connaître qu'il ne se trompait pas dans sa conjecture. Les quatre bri-

gands faisaient voir une égale envie de posséder la dame qui était tombée entre leurs mains, et ils parlaient de la tirer au sort. Lamela, instruit de ce que c'était, vint nous rejoindre, et nous fit un fidèle rapport de tout ce qu'il avait vu et entendu.

Messieurs, dit alors don Alphonse, cette dame et ce cavalier que les voleurs ont attachés à des arbres, sont peut-être des personnes de la première qualité. Souffrirons-nous que des brigands les fassent servir de victimes à leur barbarie et à leur brutalité? Croyez-moi, chargeons ces bandits, qu'ils tombent sous nos coups. J'y consens, dit don Raphaël : je ne suis pas moins prêt à faire une bonne action qu'une mauvaise. Ambroise, de son côté, témoigna qu'il ne demandait pas mieux que de prêter la main à une entreprise si louable, et dont il prévoyait, disait-il, que nous serions bien payés. J'ose dire aussi qu'en cette occasion le péril ne m'épouvanta point, et que jamais aucun chevalier errant ne se montra plus prompt au service des demoiselles. Mais, pour dire les choses sans trahir la vérité, le danger n'était pas grand; car, Lamela nous

ayant rapporté que les armes des voleurs étaient toutes en un monceau à dix ou douze pas d'eux, il ne nous fut pas fort difficile d'exécuter notre dessein. Nous liâmes notre cheval à un arbre; et nous nous approchâmes à petit-bruit de l'endroit où étaient les brigands. Ils s'entretenaient avec beaucoup de chaleur, et faisaient un bruit qui nous aidait à les surprendre. Nous nous rendîmes maîtres de leurs armes avant qu'ils nous découvrissent; puis, tirant sur eux à bout portant, nous les étendîmes tous sur la place.

Pendant cette expédition, la chandelle s'éteignit, de sorte que nous demeurâmes dans l'obscurité. Nous ne laissâmes pas toutefois de délier l'homme et la femme, que la crainte tenait saisis à un point, qu'ils n'avaient pas la force de nous remercier de ce que nous venions de faire pour eux. Il est vrai qu'ils ignoraient encore s'ils devaient nous regarder comme leurs libérateurs, ou comme de nouveaux bandits qui ne les enlevaient point aux autres pour les mieux traiter. Mais nous les rassurâmes en leur disant que nous allions les conduire jusqu'à

une hôtellerie qu'Ambroise soutenait être à une demi-lieue de là, et qu'ils pourraient en cet endroit prendre toutes les précautions nécessaires pour se rendre sûrement où ils avaient affaire. Après cette assurance, dont ils parurent très-satisfaits, nous les remîmes dans leur chaise, et les tirâmes hors du bois en tenant la bride de leurs mules. Nos anachorètes visitèrent ensuite les poches des vaincus. Puis nous allâmes reprendre le cheval de don Alphonse. Nous prîmes aussi ceux des voleurs, que nous trouvâmes attachés à des arbres auprès du champ de bataille; puis emmenant avec nous tous ces chevaux, nous suivîmes le frère Antoine, qui monta sur une des mules pour mener la chaise à l'hôtellerie, où nous n'arrivâmes pourtant que deux heures après, quoiqu'il eût assuré qu'elle n'était pas fort éloignée du bois.

Nous frappâmes rudement à la porte. Tout le monde était déjà couché dans la maison. L'hôte et l'hôtesse se levèrent à la hâte, et ne furent nullement fâchés de voir troubler leur repos par l'arrivée d'un équipage qui paraissait devoir faire chez eux

beaucoup plus de dépense qu'il n'en fit. Toute l'hôtellerie fut éclairée dans un moment. Don Alphonse et l'illustre fils de Lucinde donnèrent la main au cavalier et à la dame pour les aider à descendre de la chaise : ils leur servirent même d'écuyers jusqu'à la chambre où l'hôte les conduisit. Il se fit là bien des complimens, et nous ne fûmes pas peu étonnés quand nous apprîmes que c'était le comte de Polan lui-même et sa fille Séraphine que nous venions de délivrer. On ne saurait dire quelle fut la surprise de cette dame, non plus que celle de don Alphonse, lorsqu'ils se reconnurent tous deux. Le comte n'y prit pas garde, tant il était occupé d'autres choses. Il se mit à nous raconter de quelle manière les voleurs l'avaient attaqué, et comment ils s'étaient saisis de sa fille et de lui, après avoir tué son postillon, un page et un valet de chambre. Il finit en nous disant qu'il sentait vivement l'obligation qu'il nous avait, et que, si nous voulions l'aller trouver à Tolède, où il serait dans un mois, nous éprouverions s'il était ingrat ou reconnaissant.

La fille de ce seigneur n'oublia pas de

nous remercier aussi de son heureuse délivrance; et comme nous jugeâmes, Raphaël et moi, que nous ferions plaisir à don Alphonse si nous lui donnions le moyen de parler un moment en particulier à cette jeune veuve, nous y réussîmes en amusant le comte de Polan. Belle Séraphine, dit tout bas don Alphonse à la dame, je cesse de me plaindre du sort qui m'oblige à vivre comme un homme banni de la société civile, puisque j'ai eu le bonheur de contribuer au service important qui vous a été rendu. Eh quoi! lui répondit-elle en soupirant, c'est vous qui m'avez sauvé la vie et l'honneur! c'est à vous que nous sommes, mon père et moi, si redevables! Ah! don Alphonse, pourquoi avez-vous tué mon frère? Elle ne lui en dit pas davantage; mais il comprit assez par ces paroles, et par le ton dont elles furent prononcées, que, s'il aimait éperdument Séraphine, il n'en était guère moins aimé.

FIN DU CINQUIÈME LIVRE.

LIVRE SIXIÈME.

CHAPITRE PREMIER.

De ce que Gil Blas et ses compagnons firent après avoir quitté le comte de Polan ; du projet important qu'Ambroise forma, et de quelle manière il fut exécuté.

Le comte de Polan, après avoir passé la moitié de la nuit à nous remercier et à nous assurer que nous pouvions compter sur sa reconnaissance, appela l'hôte pour le consulter sur les moyens de se rendre sûrement à Turis, où il avait dessein d'aller. Nous laissâmes ce seigneur prendre ses mesures là-dessus. Nous sortîmes de l'hôtellerie, et suivîmes la route qu'il plut à Lamela de choisir.

Après deux heures de chemin, le jour nous surprit auprès de Campillo. Nous gagnâmes promptement les montagnes qui sont entre ce bourg et Requena. Nous y



Maître Samuel, je vous défends, de la part de la sainte inquisition, de toucher à ce cadenas.

Choquet inv. del. *Pauquet sculp.*

passâmes la journée à nous reposer et à compter nos finances, que l'argent des voleurs avait fort augmentées; car on avait trouvé dans leurs poches plus de trois cents pistoles. Nous nous remîmes en marche au commencement de la nuit, et le lendemain matin nous entrâmes dans le royaume de Valence. Nous nous retirâmes dans le premier bois qui s'offrit à nos yeux. Nous nous y enfonçâmes, et nous arrivâmes à un endroit où coulait un ruisseau d'une onde cristalline qui allait joindre lentement les eaux du Guadalaviar. L'ombre que les arbres nous prêtaient, et l'herbe que le lieu fournissait abondamment à nos chevaux, nous auraient déterminés à nous y arrêter, quand nous n'aurions pas été dans cette résolution.

Nous mîmes donc là pied à terre, et nous nous disposions à passer la journée fort agréablement; mais, lorsque nous voulûmes déjeuner, nous nous aperçûmes qu'il nous restait très-peu de vivres. Le pain commençait à nous manquer, et notre outre était devenue un corps sans âme. Messieurs, nous dit Ambroise, les plus charmantes retraites

ne me plaisent guère sans Bacchus et sans Cérès. Il faut renouveler nos provisions : je vais pour cet effet à Xelva. C'est une assez belle ville, qui n'est qu'à deux lieues d'ici : j'aurai bientôt fait ce petit voyage. En parlant de cette sorte, il chargea un cheval de l'outre et de la besace, monta dessus, et sortit du bois avec une vitesse qui promettait un prompt retour.

Il ne revint pourtant pas sitôt qu'il nous l'avait fait espérer. Plus de la moitié du jour s'écoula ; la nuit même déjà s'apprêtait à couvrir les arbres de ses ailes noires, quand nous revîmes notre pourvoyeur, dont le retardement commençait à nous donner de l'inquiétude. Il trompa notre attente par la quantité de choses dont il revint chargé. Il apportait non-seulement l'outre pleine d'un vin excellent, et la besace remplie de pain et de toute sorte de gibier rôti ; il y avait encore sur son cheval un gros paquet de hardes que nous regardâmes avec beaucoup d'attention. Il s'en aperçut, et nous dit en souriant : Je le donne à don Raphaël et à toute la terre ensemble à deviner pourquoi j'ai acheté ces hardes-là. En

disant ces paroles, il défit le paquet pour nous montrer en détail ce que nous considérions en gros. Il nous fit voir un manteau et une robe noire fort longue, deux pourpoints avec leurs hauts-de-chausses; une de ces écritoires composées de deux pièces liées par un cordon, et dont le cornet est séparé de l'étui où l'on met les plumes; une main de beau papier blanc, un cadenas avec un gros cachet et de la cire verte; et lorsqu'il nous eut enfin exhibé toutes ses emplettes, don Raphaël lui dit en plaisantant : Vive Dieu ! monsieur Ambroise, il faut avouer que vous avez fait là un bon achat. Quel usage, s'il vous plaît, en prétendez-vous faire ? Un admirable, répondit Lamela. Toutes ces choses ne m'ont coûté que dix doublons ; et je suis persuadé que nous en retirerons plus de cinq cents; comptez là-dessus. Je ne suis pas homme à me charger de nippes inutiles; et pour vous prouver que je n'ai point acheté tout cela comme un sot, je vais vous communiquer un projet que j'ai formé.

Après avoir fait ma provision de pain, poursuivit-il, je suis entré chez un rôtisseur,

où j'ai ordonné qu'on mît à la broche six perdrix, autant de poulets et de lapereaux. Tandis que ces viandes cuisaient, il arrive un homme en colère, et qui, se plaignant hautement des manières d'un marchand de la ville à son égard, dit au rôtisseur : Par saint Jacques ! Samuel Simon est le marchand de Xelva le plus ridicule. Il vient de me faire un affront en pleine boutique. Le ladre n'a pas voulu me faire crédit de six aunes de drap ; cependant il sait bien que je suis un artisan solvable, et qu'il n'y a rien à perdre avec moi. N'admirez-vous pas cet animal ? Il vend volontiers à crédit aux personnes de qualité. Il aime mieux hasarder avec eux que d'obliger un honnête bourgeois sans rien risquer. Quelle manie ! Le maudit juif ! puisse-t-il y être attrapé ! Mes souhaits seront accomplis quelque jour ; il y a bien des marchands qui m'en répondraient.

En entendant parler ainsi cet artisan, qui a dit beaucoup d'autres choses encore, j'ai eu je ne sais quel pressentiment que je friponnerais ce Samuel Simon. Mon ami, ai-je dit à l'homme qui se plaignait de ce mar-

chand, de quel caractère est ce personnage dont vous parlez ? D'un très-mauvais caractère, a-t-il répondu brusquement. Je vous le donne pour un usurier tout des plus vils, quoiqu'il affecte les allures d'un homme de bien. C'est un juif qui s'est fait catholique ; mais dans le fond de l'âme il est encore juif comme Pilate, car on dit qu'il a fait abjuration par intérêt.

J'ai prêté une oreille attentive à tous les discours de l'artisan, et je n'ai pas manqué, au sortir de chez le rôtisseur, de m'informer de la demeure de Samuel Simon. Une personne me l'enseigne, on me la montre. Je parcours des yeux sa boutique, j'examine tout; et mon imagination, prompte à m'obéir, enfante une fourberie que je digère, et qui me paraît digne du valet du seigneur Gil Blas. Je vais à la friperie, où j'achète ces habits que j'apporte, l'un pour jouer le rôle d'inquisiteur, l'autre pour représenter un greffier, et le troisième enfin pour faire le personnage d'un alguazil.

Ah ! mon cher Ambroise, interrompit en cet endroit don Raphaël tout transporté de joie, la merveilleuse idée ! le beau plan ! Je

suis jaloux de l'invention. Je donnerais volontiers les plus grands traits de ma vie pour un effort d'esprit si heureux. Oui, Lamela, poursuivit-il, je vois, mon ami, toute la richesse de ton dessein, et l'exécution ne doit pas t'inquiéter. Tu as besoin de deux bons acteurs qui te secondent; ils sont tout trouvés. Tu as un air de béat, tu feras fort bien l'inquisiteur : moi, je représenterai le greffier; et le seigneur Gil Blas, s'il lui plaît, jouera le rôle de l'alguazil. Voilà, continua-t-il, les personnages distribués ; demain nous jouerons la pièce, et je réponds du succès, à moins qu'il n'arrive quelqu'un de ces contre-temps qui confondent les desseins les mieux concertés.

Je ne concevais encore que très-confusément le projet que don Raphaël trouvait si beau ; mais on me mit au fait en soupant, et le tour me parut ingénieux. Après avoir expédié une partie du gibier et fait à notre outre une copieuse saignée, nous nous étendîmes sur l'herbe, et nous fûmes bientôt endormis. Debout ! debout ! s'écria le seigneur Ambroise à la pointe du jour. Des gens qui ont une grande entreprise à exécu-

ter ne doivent pas être paresseux. Malepeste, monsieur l'inquisiteur, lui dit don Raphaël en se réveillant, que vous êtes alerte! Cela ne vaut pas le diable pour monsieur Samuel Simon. J'en demeure d'accord, reprit Lamela. Je vous dirai de plus, ajouta-t-il en riant, que j'ai rêvé cette nuit que je lui arrachais des poils de la barbe. N'est-ce pas là un vilain songe pour lui, monsieur le greffier? Ces plaisanteries furent suivies de mille autres qui nous mirent tous de belle humeur. Nous déjeunâmes gaîment, et nous nous disposâmes ensuite à faire nos personnages. Ambroise se revêtit de la longue robe et du manteau, de sorte qu'il avait tout l'air d'un commissaire du saint-office. Nous nous habillâmes aussi, don Raphaël et moi, de façon que nous ne ressemblions point mal aux greffiers et aux alguazils. Nous employâmes bien du temps à nous déguiser, et il était plus de deux heures après midi lorsque nous sortîmes du bois pour nous rendre à Xelva. Il est vrai que rien ne nous pressait, et que nous ne devions commencer la comédie qu'à l'entrée de la nuit. Aussi nous n'allâmes

qu'au petit pas, et nous nous arrêtâmes aux portes de la ville pour y attendre la fin du jour.

Dès qu'elle fut arrivée, nous laissâmes nos chevaux dans cet endroit sous la garde de don Alphonse, qui se sut bon gré de n'avoir point d'autre rôle à faire. Don Raphaël, Ambroise et moi, nous allâmes d'abord, non chez Samuel Simon, mais chez un cabaretier qui demeurait à deux pas de sa maison. Monsieur l'inquisiteur marchait le premier. Il entre, et dit gravement à l'hôte : Maître, je voudrais vous parler en particulier. L'hôte nous mena dans une salle, où Lamela, le voyant seul avec nous, lui dit : Je suis commissaire du saint office, et je viens ici pour une affaire très-importante. A ces paroles, le cabaretier pâlit, et répondit d'une voix tremblante qu'il ne croyait pas avoir donné sujet à la sainte inquisition de se plaindre de lui. Aussi, reprit Ambroise d'un air doux, ne songe-t-elle point à vous faire de la peine. A Dieu ne plaise que, trop prompte à punir, elle confonde le crime avec l'innocence! Elle est sévère, mais toujours juste; en un mot,

pour éprouver ses châtimens, il faut les avoir mérités. Ce n'est donc pas vous qui m'amenez à Xelva, c'est un certain marchand qu'on appelle Samuel Simon. Il nous a été fait de lui un très-mauvais rapport. Il est, dit-on, toujours juif, et il n'a embrassé le christianisme que par des motifs purement humains. Je vous ordonne, de la part du saint office, de me dire ce que vous savez de cet homme-là. Gardez-vous, comme son voisin, et peut-être son ami, de vouloir l'excuser; car, je vous le déclare, si j'aperçois dans votre témoignage le moindre ménagement, vous êtes perdu vous-même. Allons, greffier, poursuivit-il en se tournant vers Raphaël, faites votre devoir.

Monsieur le greffier, qui déjà tenait à la main son papier et son écritoire, s'assit à une table, et se prépara, de l'air du monde le plus sérieux, à écrire la déposition de l'hôte, qui de son côté protesta qu'il ne trahirait point la vérité. Cela étant, lui dit le commissaire inquisiteur, nous n'avons qu'à commencer. Répondez seulement à mes questions; je ne vous en demande pas davantage. Voyez-vous Samuel Simon fré-

quenter les églises ? C'est à quoi je n'ai pas pris garde, dit le cabaretier ; je ne me souviens pas de l'avoir vu à l'église. Bon, s'écria l'inquisiteur ; écrivez qu'on ne le voit jamais dans les églises. Je ne dis pas cela, monsieur le commissaire, répliqua l'hôte ; je dis seulement que je ne l'y ai point vu. Il peut être dans une église où je serai, sans que je l'aperçoive. Mon ami, reprit Lamela, vous oubliez qu'il ne faut point, dans votre interrogatoire, excuser Samuel Simon ; je vous en ai dit les conséquences. Vous ne devez dire que des choses qui soient contre lui, et pas un mot en sa faveur. Sur ce pied-là, seigneur licencié, repartit l'hôte, vous ne tirerez pas grand fruit de ma déposition. Je ne connais point le marchand dont il s'agit, je n'en puis dire ni bien ni mal ; mais si vous voulez savoir comment il vit dans son domestique, je vais appeler Gaspard, son garçon, que vous interrogerez. Ce garçon vient quelquefois ici boire avec ses amis. Quelle langue ! il vous dira toute la vie de son maître, et donnera, sur ma parole, de l'occupation à votre greffier.

J'aime votre franchise, dit alors Am-

broise ; et c'est témoigner du zèle pour le saint office que de m'enseigner un homme instruit des mœurs de Simon. J'en rendrai compte à l'inquisition. Hâtez-vous donc, continua-t-il, d'aller chercher ce Gaspard dont vous parlez : mais faites les choses discrètement ; que son maître ne se doute point de ce qui se passe. Le cabaretier s'acquitta de sa commission avec beaucoup de secret et de diligence. Il amena le garçon marchand. C'était un jeune homme des plus babillards, et tel qu'il nous le fallait. Soyez le bien-venu, mon enfant, lui dit Lamela. Vous voyez en moi un inquisiteur nommé par le saint office pour informer contre Samuel Simon, que l'on accuse de judaïser. Vous demeurez chez lui ; par conséquent vous êtes témoin de la plupart de ses actions. Je ne crois pas qu'il soit nécessaire de vous avertir que vous êtes obligé de déclarer ce que vous savez de lui quand je vous l'ordonnerai de la part de la sainte inquisition. Seigneur licencié, répondit le garçon marchand, je suis tout prêt à vous contenter là-dessus sans que vous me l'ordonniez de la part du saint office. Si l'on

mettait mon maître sur mon chapitre, je suis persuadé qu'il ne m'épargnerait point; ainsi, je ne le ménagerai pas non plus; et je vous dirai premièrement que c'est un sournois dont il est impossible de démêler les mouvemens, un homme qui affecte tous les dehors d'un saint personnage, et qui dans le fond n'est nullement vertueux. Il va tous les soirs chez une petite grisette..... Je suis bien aise d'apprendre cela, interrompit Ambroise; et je vois, par ce que vous me dites, que c'est un homme de mauvaises mœurs. Mais répondez précisément aux questions que je vais vous faire: c'est particulièrement sur la religion que je suis chargé de savoir quels sont ses sentimens. Dites-moi, mangez-vous du porc dans votre maison? Je ne pense pas, répondit Gaspard, que nous en ayons mangé deux fois depuis une année que j'y demeure. Fort bien, reprit monsieur l'inquisiteur: écrivez, greffier, qu'on ne mange jamais de porc chez Samuel Simon. En récompense, continua-t-il, on y mange sans doute quelquefois de l'agneau? Oui, quelquefois, repartit le garçon; nous en avons, par exemple,

mangé un aux dernières fêtes de Pâques. L'époque est heureuse, s'écria le commissaire. Ecrivez, greffier, que Simon fait la pâque. Cela va le mieux du monde, et il me paraît que nous avons reçu de bons mémoires.

Apprenez-moi encore, mon ami, poursuivit Lamela, si vous n'avez jamais vu votre maître caresser de petits enfans. Mille fois, répondit Gaspard. Lorsqu'il voit passer des petits garçons devant notre boutique, pour peu qu'ils soient jolis, il les arrête et les flatte. Écrivez, greffier, interrompit l'inquisiteur, que Samuel Simon est violemment soupçonné d'attirer chez lui les enfans des chrétiens pour les égorger. L'aimable prosélyte! Oh! oh! monsieur Simon, vous aurez affaire au saint office, sur ma parole. Ne vous imaginez pas qu'il vous laisse faire impunément vos barbares sacrifices. Courage, zélé Gaspard, dit-il au garçon marchand, déclarez tout; achevez de faire connaître que ce faux catholique est attaché plus que jamais aux coutumes et aux cérémonies des Juifs. N'est-il pas vrai que, dans la semaine, vous le voyez un jour dans une

inaction totale? Non, répondit Gaspard, je n'ai point remarqué celui-là. Je m'aperçois seulement qu'il y a des jours où il s'enferme dans son cabinet, et qu'il y demeure très-long-temps. Eh! nous y voilà, s'écria le commissaire : il fait le sabbat, ou je ne suis pas inquisiteur. Marquez, greffier, marquez qu'il observe religieusement le jeûne du sabbat. Ah! l'abominable homme! Il ne me reste plus qu'une chose à demander. Ne parle-t-il pas aussi de Jérusalem? Fort souvent, repartit le garçon. Il nous conte l'histoire des Juifs, et de quelle manière fut détruit le temple de Jérusalem. Justement, reprit Ambroise. Ne laissez pas échapper ce trait-là, greffier; écrivez, en gros caractères, que Samuel Simon ne respire que la restauration du temple, et qu'il médite jour et nuit le rétablissement de la nation. Je n'en veux pas savoir davantage, et il est inutile de faire d'autres questions. Ce que vient de déposer le véridique Gaspard suffirait pour faire brûler toute une juiverie.

Après que monsieur le commissaire du saint office eut interrogé de cette sorte le garçon marchand, il lui dit qu'il pouvait se

retirer; mais il lui ordonna, de la part de la sainte inquisition, de ne point parler à son maître de ce qui venait de se passer. Gaspard promit d'obéir, et s'en alla. Nous ne tardâmes guère à le suivre; nous sortîmes de l'hôtellerie aussi gravement que nous y étions entrés, et nous allâmes frapper à la porte de Samuel Simon. Il vint lui-même ouvrir; et s'il fut étonné de voir chez lui trois figures comme les nôtres, il le fut bien davantage quand Lamela, qui portait la parole, lui dit d'un ton impératif: Maître Samuel, je vous ordonne, de la part de la sainte inquisition, dont j'ai l'honneur d'être commissaire, de me donner tout à l'heure la clef de votre cabinet. Je veux voir si je ne trouverai point de quoi justifier les mémoires qui nous ont été présentés contre vous.

Le marchand, que ce discours déconcerta, fit deux pas en arrière, comme si on lui eût donné une bourrade dans l'estomac. Bien loin de se douter de quelque supercherie de notre part, il s'imagina de bonne foi qu'un ennemi secret l'avait voulu rendre suspect au saint office; peut-être

aussi que, ne se sentant pas trop bon catholique, il avait sujet d'appréhender une information. Quoi qu'il en soit, je n'ai jamais vu d'homme plus troublé. Il obéit sans résistance, et avec tout le respect que peut avoir un homme qui craint l'inquisition. Il nous ouvrit son cabinet. Du moins, lui dit Ambroise en y entrant, du moins recevez-vous sans rébellion les ordres du saint office. Mais, ajouta-t-il, retirez-vous dans une autre chambre, et me laissez librement remplir mon emploi. Samuel ne se révolta pas plus contre cet ordre que contre le premier; il se tint dans sa boutique, et nous entrâmes tous trois dans son cabinet, où, sans perdre de temps, nous nous mîmes à chercher ses espèces. Nous les trouvâmes sans peine; elles étaient dans un coffre ouvert, et il y en avait beaucoup plus que nous n'en pouvions emporter. Elles consistaient en un grand nombre de sacs amoncelés, mais le tout en argent. Nous aurions mieux aimé de l'or; cependant, les choses ne pouvant être autrement, il fallut s'accommoder à la nécessité : nous remplîmes nos poches de ducats; nous en mîmes dans

nos chausses, et dans tous les autres endroits que nous jugeâmes propres à les receler ; enfin, nous en étions pesamment chargés sans qu'il y parût, et cela par l'adresse d'Ambroise et par celle de don Raphaël, qui me firent voir par là qu'il n'est rien tel que de savoir son métier.

Nous sortîmes du cabinet, après y avoir si bien fait notre main ; et alors, pour une raison que le lecteur devinera fort aisément, monsieur l'inquisiteur tira son cadenas, qu'il voulut attacher lui-même à la porte ; ensuite il y mit le scellé ; puis il dit à Simon : Maître Samuel, je vous défends, de la part de la sainte inquisition, de toucher à ce cadenas, de même qu'à ce sceau que vous devez respecter, puisque c'est le propre sceau du saint office. Je reviendrai ici demain à la même heure pour le lever, et vous apporter des ordres. A ces mots il se fit ouvrir la porte de la rue, que nous enfilâmes joyeusement l'un après l'autre. Dès que nous eûmes fait une cinquantaine de pas, nous commençâmes à marcher avec tant de vitesse et de légèreté, qu'à peine touchions-nous la terre, malgré le fardeau

que nous portions. Nous fûmes bientôt hors de la ville ; et, remontant sur nos chevaux, nous les poussâmes vers Ségorbe, en rendant grâces au dieu Mercure d'un si heureux événement.

CHAPITRE II.

De la résolution que don Alphonse et Gil Blas prirent après cette aventure.

Nous allâmes toute la nuit, selon notre louable coutume, et nous nous trouvâmes, au lever de l'aurore, auprès d'un petit village à deux lieues de Ségorbe. Comme nous étions tous fatigués, nous quittâmes volontiers le grand chemin pour gagner des saules que nous aperçûmes au pied d'une colline, à dix ou douze cents pas du village, où nous ne jugeâmes point à propos de nous arrêter. Nous trouvâmes que ces saules faisaient un agréable ombrage, et qu'un ruisseau lavait le pied de ces arbres. L'endroit nous plut, et nous résolûmes d'y passer la journée. Nous mîmes donc pied à terre,

Nous débridâmes nos chevaux pour les laisser paître, et nous nous couchâmes sur l'herbe. Nous nous y reposâmes un peu. Ensuite nous achevâmes de vider notre besace et notre outre. Après un ample déjeuner, nous comptâmes tout l'argent que nous avions pris à Samuel Simon ; ce qui montait à trois mille ducats. De sorte qu'avec cette somme et celle que nous avions déjà, nous pouvions nous vanter de n'être point mal en fonds.

Comme il fallait aller à la provision, Ambroise et don Raphaël, après avoir quitté leurs habits d'inquisiteur et de greffier, dirent qu'ils voulaient se charger de ce soin-là tous deux ; que l'aventure de Xelva ne faisait que les mettre en goût, et qu'ils avaient envie de se rendre à Ségorbe pour voir s'il ne se présenterait pas quelque occasion de faire un nouveau coup. Vous n'avez, ajouta le fils de Lucinde, qu'à nous attendre sous ces saules, nous ne tarderons pas à vous venir rejoindre. Seigneur don Raphaël, m'écriai-je en riant, dites-nous plutôt de vous attendre sous l'orme. Si vous nous quittez, nous avons bien la mine de

ne vous revoir de long-temps. Ce soupçon nous offense, répliqua le seigneur Ambroise, mais nous méritons que vous nous fassiez cet outrage. Vous êtes excusable de vous défier de nous après ce que nous avons fait à Valladolid, et de vous imaginer que nous ne nous ferions pas plus de scrupule de vous abandonner que les camarades que nous avons laissés dans cette ville. Vous vous trompez pourtant. Les confrères à qui nous avons faussé compagnie étaient des personnes d'un fort mauvais caractère, et dont la société commençait à nous devenir insupportable. Il faut rendre cette justice aux gens de notre profession, qu'il n'y a point d'associés dans la vie civile que l'intérêt divise moins ; mais quand il n'y a pas entre nous de conformité d'inclinations, notre bonne intelligence peut s'altérer comme celle du reste des hommes. Ainsi, seigneur Gil Blas, poursuivit Lamela, je vous prie, vous et le seigneur don Alphonse, d'avoir un peu plus de confiance en nous, et de vous mettre l'esprit en repos sur l'envie que nous avons, don Raphaël et moi, d'aller à Ségorbe.

Il est bien aisé, dit alors le fils de Lucinde, de leur ôter là-dessus tout sujet d'inquiétude; ils n'ont qu'à demeurer maîtres de la caisse : ils auront entre leurs mains une bonne caution de notre retour. Vous voyez, seigneur Gil Blas, ajouta-t-il, que nous allons d'abord au fait. Vous serez tout deux nantis; et je puis vous assurer que nous partirons, Ambroise et moi, sans appréhender que vous ne nous souffliez ce précieux nantissement. Après une marque si certaine de notre bonne foi, ne vous fierez-vous pas entièrement à nous? Oui, messieurs, leur dis-je, et vous pouvez présentement faire tout ce qu'il vous plaira. Ils partirent sur-le-champ, chargés de l'outre et de la besace, et me laissèrent sous les saules avec don Alphonse, qui me dit après leur départ : Il faut, seigneur Gil Blas, il faut que je vous ouvre mon cœur. Je me reproche d'avoir eu la complaisance de venir jusqu'ici avec ces deux fripons. Vous ne sauriez croire combien de fois je m'en suis déjà repenti. Hier au soir, pendant que je gardais les chevaux, j'ai fait mille réflexions mortifiantes. J'ai pensé qu'il ne

convient point à un jeune homme qui a des principes d'honneur de vivre avec des gens aussi vicieux que don Raphaël et Lamela; que, si par malheur un jour, et cela peut fort bien arriver, le succès d'une fourberie est tel que nous tombions entre les mains de la justice, j'aurai la honte d'être puni avec eux comme un voleur, et d'éprouver un châtiment infâme. Ces images s'offrent sans cesse à mon esprit; et je vous avouerai que j'ai résolu, pour n'être plus complice des mauvaises actions qu'ils feront, de me séparer d'eux pour jamais. Je ne crois pas, continua-t-il, que vous désapprouviez mon dessein.

Non, je vous assure, lui répondis-je; quoique vous m'ayez vu faire le personnage d'alguazil dans la comédie de Samuel Simon, ne vous imaginez pas que ces sortes de pièces soient de mon goût. Je prends le ciel à témoin qu'en jouant un si beau rôle je me suis dit à moi-même : Ma foi, monsieur Gil Blas, si la justice venait à vous saisir au collet présentement, vous mériteriez bien le salaire qui vous en reviendrait. Je ne me sens donc pas plus disposé que vous,

seigneur don Alphonse, à demeurer en si bonne compagnie ; et si vous le trouvez bon, je vous accompagnerai. Quand ces messieurs seront de retour, nous leur demanderons à partager nos finances, et demain matin, ou dès cette nuit même, nous prendrons congé d'eux.

L'amant de la belle Séraphine approuva ce que je proposais. Gagnons, me dit-il, Valence, et nous nous embarquerons pour l'Italie, où nous pourrons nous engager au service de la république de Venise. Ne vaut-il pas mieux embrasser le parti des armes que de mener la vie lâche et coupable que nous menons? Nous serons même en état de faire une assez bonne figure avec l'argent que nous aurons. Ce n'est pas, ajouta-t-il, que je me serve sans remords d'un bien si mal acquis ; mais, outre que la nécessité m'y oblige, si jamais je fais la moindre fortune dans la guerre, je jure que je dédommagerai Samuel Simon. J'assurai don Alphonse que j'étais dans les mêmes sentimens, et nous résolûmes enfin de quitter nos camarades dès le lendemain avant le jour. Nous ne fûmes point tentés de profiter

de leur absence, c'est-à-dire, de déménager sur-le-champ avec la caisse ; la confiance qu'ils nous avaient marquée en nous laissant maîtres des espèces ne nous permit pas seulement d'en avoir la pensée.

Ambroise et don Raphaël revinrent de Ségorbe sur la fin du jour. La première chose qu'ils nous dirent, fut que leur voyage avait été très-heureux ; qu'ils venaient de jeter les fondemens d'une fourberie qui, selon toutes les apparences, nous serait encore plus utile que celle du soir précédent. Et là-dessus le fils de Lucinde voulut nous mettre au fait ; mais don Alphonse prit alors la parole, et leur déclara qu'il était dans la résolution de se séparer d'eux. Je leur appris de mon côté que j'avais le même dessein. Ils firent vainement tout leur possible pour nous engager à les accompagner dans leurs expéditions ; nous prîmes congé d'eux le lendemain matin, après avoir fait un partage égal de nos espèces, et nous tirâmes vers Valence.

CHAPITRE III.

Après quel désagréable incident don Alphonse se trouva au comble de sa joie, et par quelle aventure Gil Blas se vit tout à coup dans une heureuse situation.

Nous poussâmes gaîment jusqu'à Bunol, où par malheur il fallut nous arrêter. Don Alphonse tomba malade : il lui prit une grosse fièvre, avec des redoublemens qui me firent craindre pour sa vie. Heureusement il n'y avait point là de médecins, et j'en fus quitte pour la peur. Il se trouva hors de danger au bout de trois jours, et mes soins achevèrent de le rétablir. Il se montra très-sensible à tout ce que j'avais fait pour lui ; et, comme nous nous sentions véritablement de l'inclination l'un pour l'autre, nous nous jurâmes une éternelle amitié.

Nous nous remîmes en chemin, toujours résolus, quand nous serions à Valence, de profiter de la première occasion qui s'offrirait de passer en Italie. Mais le ciel disposa de nous autrement. Nous vîmes à la porte

d'un beau château des paysans de l'un et de l'autre sexe qui dansaient en rond et se réjouissaient. Nous nous approchâmes d'eux pour voir leur fête, et don Alphonse ne s'attendait à rien moins qu'à la surprise dont il fut tout à coup saisi. Il aperçut le baron de Steinbach, qui, de son côté l'ayant reconnu, vint à lui les bras ouverts, et lui dit avec transport : Ah ! don Alphonse, c'est vous ? l'agréable rencontre ! Pendant qu'on vous cherche partout, le hasard vous présente à mes yeux.

Mon compagnon descendit de cheval aussitôt, et courut embrasser le baron, dont la joie me parut immodérée. Venez, mon fils, lui dit ensuite ce bon vieillard, vous allez apprendre qui vous êtes, et jouir du plus heureux sort. En achevant ces paroles, il l'emmena dans le château. J'y entrai aussi avec eux; car, tandis qu'ils s'étaient embrassés, j'avais mis pied à terre et attaché nos chevaux à un arbre. Le maître du château fut la première personne que nous rencontrâmes. C'était un homme de cinquante ans et de très-bonne mine. Seigneur, lui dit le baron de Steinbach en lui pré-

entant don Alphonse, vous voyez votre fils. ces mots, don César de Leyva (ainsi se ommait le maître du château) jeta ses bras cou de don Alphonse, et pleurant de e : Mon cher fils, lui dit-il, reconnaissez uteur de vos jours. Si je vous ai laissé orer si long-temps votre condition, oyez que je me suis fait en cela une cruelle olence. J'en ai mille fois soupiré de dou-ur, mais je n'ai pu faire autrement. J'a-is épousé votre mère par inclination; elle tait d'une naissance fort inférieure à la nienne. Je vivais sous l'autorité d'un père dur, qui me réduisait à la nécessité de tenir secret un mariage contracté sans son aveu. Le baron de Steinbach seul était dans ma confidence, et c'est de concert avec moi qu'il vous a élevé. Enfin mon père n'est plus, et je puis déclarer que vous êtes mon unique héritier. Ce n'est pas tout, ajouta-t-il, je vous marie avec une jeune dame dont la noblesse égale la mienne. Seigneur, interrompit don Alphonse, ne me faites point payer trop cher le bonheur que vous m'annoncez. Ne puis-je savoir que j'ai l'honneur d'être votre fils sans apprendre en même

temps que vous voulez me rendre malheureux ? Ah ! seigneur, ne soyez pas plus cruel que votre père. S'il n'a point approuvé vos amours, du moins il ne vous a point forcé de prendre une femme. Mon fils, répliqua don César, je ne prétends pas non plus tyranniser vos désirs. Mais ayez la complaisance de voir la dame que je vous destine ; c'est tout ce que j'exige de votre obéissance. Quoique ce soit une personne charmante, et un parti fort avantageux pour vous, je promets de ne vous pas contraindre à l'épouser. Elle est dans ce château. Suivez-moi ; vous allez convenir qu'il n'y a point d'objet plus aimable. En disant cela, il conduisit don Alphonse dans un appartement, où je m'introduisis après eux avec le baron de Steinbach.

Là était le comte de Polan, avec ses deux filles, Séraphine et Julie, et don Fernand de Leyva son gendre, qui était neveu de don César. Il y avait encore d'autres dames et d'autres cavaliers. Don Fernand, comme on l'a dit, avait enlevé Julie ; et c'était à l'occasion du mariage de ces deux amans que les paysans des environs s'étaient

assemblés ce jour-là pour se réjouir. Sitôt que don Alphonse parut, et que son père l'eut présenté à la compagnie, le comte de Polan se leva, et courut l'embrasser en disant : Que mon libérateur soit le bien venu ! Don Alphonse, poursuivit-il en lui adressant la parole, connaissez le pouvoir que la vertu a sur les âmes généreuses. Si vous avez tué mon fils, vous m'avez sauvé la vie. Je vous sacrifie mon ressentiment, et vous donne cette même Séraphine à qui vous avez sauvé l'honneur. Par là je m'acquitte envers vous. Le fils de don César ne manqua pas de témoigner au comte de Polan combien il était pénétré de ses bontés ; et je ne sais s'il eut plus de joie d'avoir découvert sa naissance que d'apprendre qu'il allait devenir l'époux de Séraphine. Effectivement ce mariage se fit quelques jours après, au grand contentement des parties les plus intéressées.

Comme j'étais aussi un des libérateurs du comte de Polan, ce seigneur, qui me reconnut, me dit qu'il se chargeait du soin de faire ma fortune; mais je le remerciai de sa générosité, et je ne voulus point quit-

ter don Alphonse, qui me fit intendant de sa maison et m'honora de sa confiance. A peine fut-il marié, qu'ayant sur le cœur le tour qui avait été fait à Samuel Simon, il m'envoya porter à ce marchand tout l'argent qui lui avait été volé. J'allai donc faire une restitution : c'était commencer le métier d'intendant par où l'on devrait le finir.

FIN DU SIXIÈME LIVRE ET DU TOME III.

TABLE DES CHAPITRES

CONTENUS

DANS CE TROISIÈME VOLUME.

LIVRE CINQUIÈME.

LIVRE SIXIÈME.

FIN DE LA TABLE DU TROISIÈME VOLUME.

